



le portail des archives
une pédagogie innovante
un mouvement pédagogique à la Réunion
une aventure autogestionnaire
psychothérapie et Pédagogie institutionnelle
l'école Freinet de Vence
séminaire algérien
le local des Amis de Freinet à Mayenne
l'Assemblée Générale de l'Association

Amis de Freinet et de son mouvement



***n° 83
juin 2005***

bulletin des Amis de Freinet

sommaire 83

le portail des archives	Hervé Moullé	p. 2
la Pédagogie Freinet, une pédagogie innovante	Guy Goupil	p. 3 à 45
un mouvement pédagogique à la Réunion...	René Grosso	p. 46 à 51
une aventure autogestionnaire...	Jean Le Gal	p. 52 à 61
psychothérapie et Pédagogie institutionnelle...	Jacques Pain	p. 62 à 70
le conseil d'École	l'école Freinet de Vence	p. 71
séminaire algérien sur la refonte du système...	Abdel Kader Bakhti	p. 72 à 73
pour Roger Denjean	Marcel Jarry	p. 74
réponse aux questions posées dans le n°82	Jacques Pain	p. 75
ne tirez pas sur le lampiste-éducateur!	Célestin Freinet	p. 76 à 77
le local des Amis de Freinet à Mayenne	Guy Goupil	p. 78
l'Assemblée Générale de l'Association		p. 78
la trésorerie	Guy Goupil	p. 79
les publications, le site internet	Hervé Moullé	p. 79

le portail des archives par Hervé Moullé

Le portail internet des archives du Mouvement Freinet est ouvert.

freinet.org/archives

Tu y trouveras des documents numérisés issus du travail de l'ICEM et des Amis de Freinet.

Ce portail a l'ambition de rassembler toutes les bonnes volontés qui s'intéressent à mettre en avant l'histoire du Mouvement pour en garder le souvenir et pour faciliter nos travaux d'enseignants chercheurs de l'École Moderne. Un document ancien est bien souvent un document au contenu très actuel.

Ce portail a l'ambition de rassembler des documents aujourd'hui dispersés qui risquent de disparaître.

Si tu gères un site internet où il est question de l'histoire du Mouvement, un site qui montre des archives, tu m'envoies l'adresse de ton dossier afin qu'elle soit ajoutée au portail des archives.

Si tu possèdes des archives personnelles, si tu gères les archives d'un groupe, au niveau local comme au niveau mondial, fais-en l'inventaire et envoie ta liste afin de constituer une banque des archives du Mouvement et de leurs lieux de stockage.

Ce portail a une ambition internationale.

Il s'agit d'un travail urgent à réaliser.

C'est un devoir pour la mémoire de Célestin, d'Élise, des pionniers et de tous les travailleurs du Mouvement Freinet.

Si tu en as la possibilité, diffuse ce message à ton entourage, traduis-le, envoie-le et informe nous en retour.

Hervé Moullé moulle@ecolebizu.org

la Pédagogie Freinet, une pédagogie innovante

par Guy Goupil

Ce texte a servi de base à la conférence présentée à l'Université du Temps Libre de Mayenne en mai 2005.

La Pédagogie Freinet n'est pas une méthode.

En 1920, Freinet commençait à mettre en place une nouvelle pédagogie. Il ne s'agit pas, comme on le dit souvent, d'une méthode, ce terme impliquant un ensemble de règles figées à mettre en œuvre pour les appliquer dans le travail pédagogique.

Voici une anecdote racontée par Michel Barré, qui illustre bien ce que je viens de dire: *Dans les années 60, une inspectrice québécoise était venue en France pour mieux connaître la pédagogie Freinet. Freinet lui avait donné une liste de collègues en qui il avait toute confiance. La visiteuse revint voir Freinet assez troublée: "Monsieur Freinet, vous m'avez permis de voir en action des instituteurs qui pratiquent votre pédagogie. Je suis très étonnée, car j'ai vu des choses très différentes.*

Freinet lui répondit: "Comme vous me rassurez. Si vous aviez vu les mêmes choses, dans des classes différentes, avec des enfants différents de milieux différents, éduqués par des personnes différentes, je serais très inquiet de voir scléroser les idées que j'ai essayé de faire passer". Et il la questionna sur la place de l'expression libre, des échanges entre les enfants, de la vie coopérative, de la part d'individualisation du travail, et il conclut: "C'est ça, la pédagogie Freinet!"

La Pédagogie Freinet, c'est une pédagogie moderne avec tout ce que cela comporte d'évolutions en fonction:

- des conditions d'exercice de l'enseignant,
- de sa situation, de l'évolution des techniques et des technologies dans la société,
- de l'évolution de la société elle-même.

Sa mise en place s'est essentiellement appuyée sur la pratique dans les classes.

Au départ, on parle «**d'Imprimerie à l'École**» et ses membres se nomment eux-mêmes «**Imprimeurs**». Puis la dénomination des pratiques devient pendant très longtemps «**Techniques Freinet**», parce qu'on n'y pratique pas seulement l'imprimerie,

Parce qu'il s'agit aussi du **choix d'une philosophie, d'une éthique de travail**, on parle alors de «**Pédagogie Freinet**», la pratique étant ainsi montrée comme sous tendue par l'esprit de sa mise en application.

Nous allons essayer de voir ensemble la construction et l'évolution de la pédagogie Freinet de ses débuts à aujourd'hui, sa mise en place pragmatique par tâtonnements, parfois au gré d'événements inattendus, cependant, en montrant bien que, dès le début, la finalité de cette recherche novatrice, était parfaitement claire dans l'esprit de Freinet.

Il me faut signaler que je ne prends dans les articles de Freinet que de courtes citations qui me semblent résumer la teneur d'un paragraphe ou d'un article.

1. Influence du contexte historique, politique et social, humain et pédagogique sur l'orientation et le développement de la Pédagogie Freinet.

On ne peut pas comprendre vraiment Freinet et le Mouvement Freinet si on ne prend pas en compte le contexte humain, historique, politique, social et pédagogique dans lequel il est né.

Freinet vient au monde le 15 octobre 1896 à Gars, petit village des Alpes Maritimes au cœur de la montagne, encore aujourd'hui difficilement accessible par une route étroite. Dans ce pays de montagne à la fin du 19^{ème} et au début du 20^{ème} siècle, on ne peut subsister que par un travail difficile et par une entraide permanente en contact continu avec la nature. La population paysanne y est pauvre comme partout en France à cette époque dans les campagnes. Dans cet environnement, les premières expériences d'enfant que connaîtra Freinet le marqueront profondément. Il y fera référence toute sa vie, notamment dans ses écrits.

Il écrit dans «Vous avez un enfant» p 256 (cité par Michel Barré Dans «Célestin Freinet, un éducateur pour notre temps»):

«Je suis pourtant allé vers 5 ans à l'école du village, mais rien de ce que j'ai pu y faire n'a marqué mon souvenir, alors que vibre encore en moi, fraîche et colorée, toute la vie du village, des bêtes et des champs. Preuve certaine que c'est cette vie qui m'a d'abord formé, bien plus que l'école.»

Devenu instituteur, il naîtra en lui l'impérieuse nécessité de mettre l'école hors des murs, dans l'environnement, dans la nature (les écoles à l'époque étaient essentiellement de petites unités rurales) et d'y créer une organisation solidaire.

Il veut une école qui travaille à même la vie.

Le 7 mai 1921, Freinet écrit dans «l'Ecole Émancipée»:

«L'école actuelle est isolée dans la vie, mais c'est nous qui l'isolons. Il n'y a qu'un moyen de la rattacher à la vie, c'est de faire en sorte de la rattacher à la vie. Pourquoi persistons-nous à en faire un anormal lieu de dressage où règne l'autorité souveraine du maître? ne continuons pas à traiter nos enfants comme des machines qu'on nourrit de matières indigestes et à qui nous ne reconnaissons pas même le droit de se plaindre.

L'école n'est pas le lieu où on apprend telles ou telles choses d'un programme défini. L'école doit être l'apprentissage de la vie...»

Faire confiance à la vie. Cultiver, utiliser l'élan vital chez les individus, enfants ou adultes, dans leur milieu de vie, pour les amener à se former, à préparer leur avenir est un souci constant chez Freinet.

L'ensemble de son œuvre fait référence au bon sens paysan, à la vie de la campagne, à la comparaison avec processus de la nature. Il en tire des images qui amènent à la réflexion pédagogique, comme «va-t-en faire boire un cheval qui n'a pas soif...» ou «Quelle sera la récolte si l'on sème la graine à la mauvaise saison?»...

En 1909, il est reçu au Certificat d'études. Il a 12 ans. Il va continuer ses études à Grasse puis il rentre à l'École Normale qu'il devra quitter prématurément à cause de la guerre 14.

De l'école et de l'apprentissage scolaire il ne semble pas garder un souvenir précis sinon une sorte d'ennui.

Il se souvient que le ronron des paroles du maître le menait à une espèce de somnolence. Il raconte qu'un jour, alors qu'il s'était à demi endormi, il avait heurté la barre du repose pied de sa table d'école et le bruit qu'il avait fait lui avait semblé si grand qu'il s'était imaginé que toute la classe l'avait regardé.

La lutte contre l'ennui sera aussi une des motivations qui l'aura poussé à vouloir changer l'école.

Fréquemment il disait souvent en boutade: «Méfie-toi de ta salive» afin de mettre en garde contre le verbalisme improductif qui satisfait le narcissisme du maître qui parle mais crée l'ennui chez l'élève.

Il est mobilisé le 10 avril 1915. Il a tout juste 18 ans.

Grand blessé de guerre au poumon sur le Chemin de Dames le 23 octobre 1917 (il vient d'avoir 21 ans et racontera cet épisode tragique dans un petit ouvrage «Touché» paru pour la 1^{ère} fois en 1920), il est reconnu invalide à 70% et c'est contre l'avis des médecins qu'il reprend difficilement son travail d'instituteur en février 1919 mais c'est à sa nomination à Bar-sur-Loup, le 1^{er} Janvier 1920 que va commencer la véritable histoire de la pédagogie de Freinet.

(Touché, C. Freinet, Atelier du Gué Ed.)

La guerre l'a marqué profondément et l'a amené à rechercher dans l'école une éducation à la paix.

La situation politique, économique et sociale qui découle de l'histoire de la fin du 19^{ème} siècle et du début du 20^{ème} siècle va conditionner une partie de ses choix pédagogiques.

Proclamée le 4 septembre 1870, la République n'est véritablement installée en France qu'en 1875 par l'amendement Wallon, voté à une seule voix de majorité. Il introduit subrepticement le mot «république» dans la phrase: **«Le président de la République est élu à la majorité des suffrages par le Sénat et par la Chambre des députés réunies en Assemblée nationale. Il est nommé pour 7 ans. Il est rééligible.»**

Il faut dire que, **en 1873**, les députés de la majorité de la chambre, en majorité royalistes et pourtant députés de la République Française, avaient invité Henri de Chambord, chef des «légitimistes» à prendre le pouvoir en France pour y instaurer une Royauté constitutionnelle, les royalistes jusqu'alors divisés entre «légitimiste» et «orléanistes», ayant réussi à sceller leur union.

Cette tentative échoua pour une affaire de drapeau, Henri V (le comte Chambord), légitimiste, ne voulant pas abandonner le drapeau blanc d'Henri IV pour le drapeau tricolore.

Il s'en était fallu de très peu pour que la royauté ne soit, à nouveau, installée en France.

1920, 45 ans seulement se sont écoulés depuis 1875. Bien que la guerre, par l'union des différentes composantes politiques pour la défense de la Patrie, ait considérablement fait progresser l'idée républicaine, en 1920, **la République ne paraît pas encore solidement établie aux yeux des syndicalistes socialistes dont fait partie Freinet, et la République de justice sociale dont ils rêvent est loin d'être réalisée.**

Les tensions entre droite conservatrice et royalistes face aux républicains demeurent vives.

D'ailleurs, la loi de **1886** qui crée les établissements publics primaires en regard des établissements primaires privés par la laïcisation des maîtres, est bien vécue comme la mise en place des écoles de la République, chargées, en quelque sorte, de consolider dans le pays l'idée républicaine. **C'est aussi la première fois qu'une école gratuite et obligatoire pour tous les enfants de la nation est créée. (Lois de 1881 et 1882.) On peut considérer que c'est déjà un début vers une école populaire.**

(A cette époque, une grande partie de la population la plus pauvre était analphabète, soit que les enfants n'étaient allés que peu de temps à l'école, soit qu'ils n'y étaient pas du tout allés.

Ma grand mère, par exemple, née en 1864, ne savait ni lire ni écrire.)

Le temps de mettre en pratique cette loi fait que, lorsque Freinet entreprend sa recherche pédagogique, l'école publique n'a guère plus de 20 ans d'existence. C'est aussi un fait majeur qu'on doit prendre en compte pour comprendre les choix de Freinet et de ses camarades.

(Selon l'historien Michel Denis – conférence du 16 mars FAL Laval - le ministère avait prévu que la mise en place des instituteurs laïcs dans les écoles publiques à la place des religieux devait être terminée en 1891. Pour les institutrices, étant donné le manque de personnel féminin, la mise en place des institutrices laïques s'est poursuivie jusque dans les premières années du 20^{ème} siècle.)

La séparation de l'église et de l'état dont on a commémoré le centenaire est votée le 9 décembre 1905 soit pratiquement 14 ans seulement avant 1920.

C'est vraiment tout récent.

On peut comprendre les tensions extrêmes qui existent entre les partisans catholiques liés au clergé et les tenants de l'école laïque, gratuite et obligatoire.

Il y a plus qu'une concurrence entre les deux écoles, il y a animosité: Une «Guerre scolaire».

Freinet aura toujours à l'esprit la défense de l'école publique et de la laïcité pour le soutien de la république d'abord, puis pour la mise en place d'une éducation des enfants du peuple au moins égale à celle que peuvent se payer les nantis.

Car les républicains eux-mêmes sont divisés entre les républicains bourgeois, partisans du maintien de l'ordre établi et les socialistes révolutionnaires qui veulent établir plus de justice sociale. 50 ans après, la Commune de Paris, née le 18 mars 1871 d'un désir démocratique révolutionnaire et réprimée dans le sang et dans les flammes fin mai de la même année par les troupes de la République sous les ordres

du Président Thiers, un républicain bourgeois, est encore présente dans les mémoires.

(A Mayenne, l'école, dite autrefois de «Mayenne Ouest», a pris le nom de Louise Michel, une institutrice parisienne communarde, généreuse et humaniste, envoyée au bagne en Nouvelle Calédonie après la Commune. Elle prit en charge, là-bas, l'enseignement de la population indigène. On a commémoré le centenaire de sa mort, le 9 janvier 2005.)

N'oublions pas le 19^{ème} siècle, le machinisme, qui a amené le capitalisme et l'exploitation du travail des ouvriers, les prolétaires, comme on disait alors, c'est-à-dire ceux qui n'ont comme tout moyen de vivre, comme toute richesse, que leur travail et qui survivent dans une immense misère.

On a une bonne idée de leur condition de vie soit en lisant Zola, soit en voyant les films qui ont été tirés de son œuvre (Germinal par exemple).

L'émission du 25 avril de «France 2» sur Jaurès a donné, pour ceux qui l'ont vue, une bonne idée du contexte social et politique du début du 20^{ème} siècle.

Des socialistes, dont le plus connu est sans doute Karl Marx, proposent des solutions pour remédier à ces inégalités sociales.

On les appelle «les partageux» ou encore «les rouges» car leur emblème est le drapeau rouge.

L'appel de Marx et Engels en 1847 lors de la 1^{ère} Internationale ouvrière:

«Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!» est encore dans toutes les mémoires.

N'oublions pas que la 2^{ème} Internationale se reconstitue définitivement à Amsterdam en 1919, année au cours de laquelle Freinet reprend son travail d'instituteur.

C'est au cours de la même année que Lénine commence à organiser la 3^{ème} Internationale politique dont la branche syndicale sera constituée au congrès de Moscou en 1921. Elle imposera à ses adhérents une activité politique communiste au sein des syndicats (action dite de «noyautage»).

De plus, la révolution russe d'octobre 1917 vient d'ouvrir, il y a 27 mois, l'espoir d'un changement social par la mise en œuvre, croit-on, des idées de Karl Marx pour lequel un certain nombre de jeunes ouvriers et enseignants ont beaucoup d'admiration.

Freinet fait partie de ces hommes qui ne veulent plus que la guerre puisse se reproduire. 14-18 doit être la «der des der». Il veut lutter contre «les marchands de canons», les capitalistes, dont il a vu le rôle pendant la guerre et qu'il soupçonne d'en avoir été à l'origine - au moins en partie - afin d'en tirer des bénéfices.

Freinet songe à la possibilité de la mise en place d'une éducation qui trouverait les moyens de réaliser une économie différente du capitalisme ce qui éviterait l'exploitation de l'homme par l'homme et le fléau des guerres.

Il s'en explique dans des articles écrits dans l'École Émancipée et dans «Clarté» le journal d'Henri Barbusse.

Il écrit dans l'École Émancipée du 23 octobre 1920:

«L'Internationale pédagogique, combattra la haine entre les peuples, donc la guerre, par l'école unique, par l'école vraiment active, celle-ci, au lieu d'apprendre des matières à l'enfant, n'aura en vue que le développement de son être.»

C'est un autre leitmotiv socialiste, qu'on appellerait aujourd'hui un slogan, souvent répété que Freinet reprend comme une devise:

«L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes»

le 18 juin 1921, dans un «Appel aux internationalistes:

«Il faudrait tout de même penser un peu à cette internationale, et nous rappelant la devise: l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, ne pas nous décharger quiètement de nos devoirs d'internationalistes sur un bureau qui ne pourra jamais être qu'un centre directeur et coordinateur.»

Plus loin dans l'article il ajoute:

«... que chacun se cherche un correspondant dans le pays dont il connaît la langue et l'internationale sera née... Que ceux, maintenant qui ne se contentent pas de la langue qu'il connaissent – parfois imparfaitement - apprennent l'Espéranto... pour un Espérantiste, les correspondants abondent... On a la joie de sentir dans des pays lointains, des hommes – avec qui on s'est battu peut être – et qui pensent comme nous, et qui aiment les mêmes choses. On découvre en eux des frères – n'est-ce pas Siems! – et on les aime.»

(Siems était son correspondant allemand)

L'internationalisme pour une organisation des peuples vers la paix sera un souci permanent de Freinet.

N'oublions pas que Freinet est né à Gars, un petit village de paysans peu fortunés, le 15 octobre 1896. Il se sent solidaire de ces prolétaires et partage, au moins en partie, les idées de Marx.

«L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes»

Autrement dit: **«On ne s'émancipe que par soi-même.»**

Cette idée énoncée par les socialistes est au centre de sa pensée pédagogique.

Il la reprend en 1929 dans un éditorial du bulletin de l'association

«La libération de l'école populaire viendra d'abord de l'action intelligente et vigoureuse des instituteurs populaires eux-mêmes.» Cité par Madeleine Bens Freinet (Souvenirs de notre vie, p.154).

On voit que l'on vit, au cours de cette période, dans une effervescence des idées et que certains rêvent d'un monde nouveau, plus juste, plus fraternel, plus pacifique.

L'école publique vient d'être mise en place pour consolider la république, pourquoi ne pas mettre en place une école populaire pour une révolution sociale, vers un monde plus juste?

Comment ne pourrait-il pas chercher à ce que les écoliers dont il va avoir la charge puissent en arriver à correspondre avec d'autres écoliers, partout en France et dans le monde, pour apprendre à se connaître, à s'aimer, comme il l'écrit dans l'article et à s'organiser dans leur travail pour œuvrer par eux-mêmes à leur devenir?

Pourquoi pas une pédagogie nouvelle pour transformer la vie sociale?

Son ami Henri Barbusse a écrit:

«Les mots qui ne restent que des mots sont presque des mensonges.»
Freinet veut mettre en actes les discours des syndicalistes.

Il écrit dans l'École Émancipée du 23 octobre 1920:

«Notre congrès de Bordeaux a été avant tout un congrès politique, très intéressant, certes, et peut-être nécessaire. Mais nous n'avons pas su y montrer que nous étions instituteurs. Nous nous sommes posés en syndicalistes révolutionnaires, mais jamais en instituteurs révolutionnaires. Et là est peut-être la voie infailible, car, sans la révolution de l'école, la révolution politique économique ne sera qu'éphémère.»

Freinet va tenter de mettre en place les pratiques pédagogiques susceptibles d'ouvrir à ce monde généreux.



extrait d'un article publié le 23/10/1920 dans l'École Émancipée

2) L'école avant 1920.

Quelle était donc cette école d'avant la guerre 14-18 que Freinet se propose de transformer?

On peut penser que toutes les écoles de l'époque ne se ressemblaient pas totalement, cependant, on peut dire que l'école est héritière du passé et, quand on observe le système des écoles mutuelles (voir le tableau dans l'«École Publique Française» p.65), par exemple, écoles qui furent en fonction jusqu'au delà de 1872, on imagine sans mal quelle rigidité va encore demeurer au début du 20^{ème} siècle.

Au départ, il s'agit avant tout de vaincre l'analphabétisme, apprendre à lire, à écrire, à compter.

EXERCICES ET COMMANDEMENS EN USAGE DANS LES ÉCOLES			
CONDUITES PAR LA MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT MUTUEL			
<i>Les Commandemens par la Voix, qui doivent nécessairement être connus, sont désignés par des lettres capitales. On a également en caractères italiques ceux qui ne doivent pas être connus.</i>			
SÉRIE DES EXERCICES	COMMANDEMENS PAR LA VOIX	COMMANDEMENS	
ENTRÉE EN CLASSE, APPEL ET PRIÈRE.	1. Silence !	Un coup de sifflet.	
	2. Front.	Un coup de sonnette.	
		Un coup de sonnette.	
		Un coup de sonnette.	
CLASSE DU SABLE.	3. PRÉPAREZ-VOUS		
	4. FAITES LA LETTRE		
ÉCRITURE.	5. Silence !	Les bras étendus horizontalement	
	6. MONITEURS, faites l'appel.	Un coup de sonnette.	
	7. Silence !	Un coup de sonnette.	
	8. Silence !	Un coup de sonnette.	
	9. Silence !	Un coup de sonnette.	
	10. Silence !	Un coup de sonnette.	
	11. Silence !	Un coup de sonnette.	
	12. Silence !	Un coup de sonnette.	
	13. Silence !	Un coup de sonnette.	
	14. Silence !	Un coup de sonnette.	
	15. Silence !	Un coup de sonnette.	
	16. Silence !	Un coup de sonnette.	
	17. Silence !	Un coup de sonnette.	
	18. Silence !	Un coup de sonnette.	
	19. Silence !	Un coup de sonnette.	
	20. Silence !	Un coup de sonnette.	

EXERCICES ET COMMANDEMENS EN USAGE DANS LES ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES CONDUITES PAR LA MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT MUTUEL.

SÉRIE DES EXERCICES		COMMANDEMENS PAR LA VOIX	COMMANDEMENS PAR LES SIGNES
ENTRÉE EN CLASSE APPEL ET PRIÈRE	1 Pour obtenir un silence général	<i>Silence !</i>	Un coup de <i>sifflet</i>
	2 Pour faire tourner les enfans vers le moniteur Général	<i>Front.</i>	Un coup de sonnette
	3 Pour faire mettre les enfans à genoux		Un coup de sonnette
	4 Pour les faire relever		Un coup de sonnette
CLASSE DU SABLE	5 Pour faire préparer les élèves à écrire une lettre à la table du sable	<i>PRÉPAREZ-VOUS</i>	
	6 Pour faire former les lettres indiquées	<i>FAITES LA LETTRE</i>	
ÉCRITURE	7 Pour faire préparer les enfans à entrer dans les bancs	<i>ENTREZ</i>	Les bras étendus horizontalement

Rigidité, formalisme, autorité (Peut-être pas toujours la férule mais ce n'est pas certain), **traditionalisme, verbalisme** (le maître parle, l'élève écoute – ou n'écoute pas - bras croisés. On lui fait lire un texte compliqué qui ne l'intéresse pas, que les autres sont censés, suivre au même rythme et pas à pas.).

On tire tout l'enseignement des manuels souvent hors de portée des élèves, L'apprentissage «par cœur» (apprentissage littéral) dispense de la réflexion et les mots ont plus d'importance que les réalités elles-mêmes.

L'écriture est placée au rang de matière principale, c'est la forme plus que la réflexion, l'obéissance servile plus que l'appel à la responsabilité.

La morale et l'hygiène y tiennent une bonne place, la morale, pour répondre aux détracteurs cléricaux de l'école publique, et l'hygiène car il ne faut pas oublier que, Pasteur, le découvreur des microbes, est mort en 1895. Il y a donc peu de temps que l'on a pris conscience de l'importance de la propreté, il faut donc en inculquer les principes.

Les punitions se réduisent souvent à l'humiliation (le bonnet d'âne, le piquet, certaines formes de mises au pilori telles que cahier mal tenu attaché dans le dos avec lequel l'élève fait le tour de la cour ou la montée sur le banc après une erreur baptisée «ânerie» par le maître, toutes sortes de mise en évidence des échecs ou des réussites, réussites, qui mises en exergue, dénonçaient avec encore plus de force l'humiliation de la non réussite. Enfin, toutes sortes de tracasseries qui peuvent être considérées comme une forme de rejets des enfants en difficulté montrés du doigt, désignés à la risée, à la vindicte populaire, par autant d'actes devenus banals par l'usage habituel qui en est fait mais qui n'en étaient pas moins autant de petites tortures morales quand il n'y en avait pas de physiques comme les coups de règle ou la mise à genou avec (ou sans) objets destinés à rendre plus douloureuse la position exigée.

Tout cela est plus près d'un dressage que d'une véritable éducation.

Ne parlons pas des classements et de la concurrence encouragée qui se veut être émulation avec tout ce que cela comporte de tricherie, de flagornerie près d'un maître tout puissant, souverain, dont les décisions ne peuvent être discutées ou remises en cause et qui n'a pas encore bien compris que le temps de la royauté et des privilèges est passé et que la république appelle à plus de démocratie et de respect des personnes.

Et, bien que l'école publique ait été maintes fois dénoncée comme «antipatriote» par les cléricaux d'alors, elle a entretenu le désir de revanche après la guerre de 1870 pour la reconquête de l'Alsace Lorraine et même souvent organisé des instructions militaires où les enfants manœuvraient avec des fusils de bois. (il y a une quarantaine d'années, mon beau-frère a retrouvé, dans le grenier de l'école d'Ernée où il venait d'être nommé instituteur, un certain nombre de fusils de bois à la taille des enfants, des fusils qui avaient servi à la préparation militaire en usage avant 1914 dans les écoles publiques)

Voici l'article 21 du règlement d'une école de Bastia en 1907.

Chaque maître se rend sur la place, met ses élève en rang militairement.
(Gabriel Mollier Brève, *Histoire du Syndicalisme Enseignant* EDMP ED.)

Et c'est pourtant comme cela que la république s'est renforcée car les maîtres faisaient de leur mieux avec ce qu'on leur avait appris.

Voici le portrait qu'en fait notre ami Paul Le Bohec dans le livre «Le Mouvement Freinet au Quotidien»:

«Je ne détestais pas ces maîtres. Ils étaient comme ça. On les acceptait. D'ailleurs, il n'y avait que ce seul modèle en circulation. Il faut voir d'où ils venaient... C'était des saints laïcs. Ils étaient consciencieux, austères, irréprochables. C'était des hommes de devoir. Jamais on avait pu en voir un seul rire, ne serait ce qu'une seule fois. Ils faisaient tout ce qui se doit pour ne pas faillir à leur tâche d'instituteurs de l'Instruction Publique.»

Cela n'empêchera pas Freinet de dénoncer sans cesse ce type d'enseignement qu'il qualifiera de «scolastique» par référence à l'enseignement du Moyen-Âge fait de rigidité, de traditionalisme, de verbalisme et de formalisme.

(La rigidité ne touchait pas seulement les élèves mais les adjoints eux-mêmes, placés sous l'autorité des directeurs d'école, devaient s'y soumettre. Voici un extrait du règlement de 68 articles en vigueur en 1903 dans une école de Seine et Oise:

Art. 7: Les maîtres doivent s'interdire les sorties trop fréquentes et les rentrées tardives.

Art. 9: Pendant leurs sorties en ville, les maîtres-adjoints éviteront de s'asseoir en évidence à la terrasse des établissements publics pour y prendre des consommations.

Art. 10: La fréquentation régulière des cafés est interdite. (Brève Histoire du syndicalisme enseignant de Gabriel Mollier EDMP éd.)

En réaction, les adjoints créèrent un syndicat qui fut à l'origine de celui auquel adhéraient Freinet.



3) Vers la recherche pragmatique de techniques et d'outils pour une école du peuple: une école "prolétarienne".

De 1920 à 1924, c'est, pour Freinet, une période de recherches et de maturation.

Même si en octobre 1924 il introduit l'imprimerie dans sa classe, jusqu'en 1926 on ne trouve pas d'articles, écrits par Freinet, rapportant une de ses expériences pédagogiques. Il n'écrit que pour décrire ce que devrait être l'école, selon lui, ou alors, il présente des comptes rendus de ses voyages pédagogiques en Allemagne, en Russie... ou bien des rapports sur les congrès auxquels il a assisté (congrès de l'Education Nouvelle, congrès syndicaux, congrès internationaux...)

On trouve surtout des notes de lecture sur les recherches pédagogiques des uns et des autres qui font autorité dans le monde de la recherche pour une pédagogie nouvelle.

La première relation d'une de ses expériences pédagogiques que j'ai trouvée, date du début de 1926.

Dès le début, Freinet **sait la finalité de sa recherche**. Il veut créer une école nouvelle, une école prolétarienne, une école du peuple, par le peuple, pour le peuple.

Il sait **pourquoi** il veut atteindre ce but: c'est pour créer les conditions de la construction d'un monde plus juste, plus fraternel, un monde humanisé en paix, mais ce qu'il **ne sait pas encore**, c'est **comment** il va faire pour y arriver.

Essai de définition de ce qu'est, selon nous, une école populaire prolétarienne telle que la voit Freinet.

Au travers des articles que Freinet a écrits au cours de sa vie, on peut essayer de définir ce qu'il entend par «école prolétarienne»:

C'est une école qui met à la portée de tous, par des moyens accessibles à tous, tous les éléments de formation possibles dans tous les domaines.

Elle s'oppose à une école élitiste qui, par des systèmes de sélection en valorisant certains pré-acquis (par exemple) ou une organisation structurelle orientée, réserve à une catégorie sociale particulière la possibilité d'accès à des connaissances qui favorisent une hiérarchie sociale de classes.

Il dénonce autant ce qu'il appelle «le capitalisme des savoirs» ou «capitalisme de culture» que le capitalisme de l'argent.

Le premier article qu'il écrit en 1920 est une traduction de l'article d'un Allemand dont le titre est: Capitalisme de culture.

On y lit:

«Il nous faut d'abord chasser l'ancien capitalisme de culture. Les mêmes possibilités de développement pour tous les hommes habiles, c'est notre demande - qui s'entend de soi-même -. Nous demandons même, toutes les possibilités pour toutes les espèces de dons de la nature.»

Il écrit le 4 juin 1921 dans le journal «L'École Émancipée» du syndicat des instituteurs dans lequel il milite un article au titre évocateur:

«Contre une pédagogie syndicale»

Il y dit:

«Devons-nous avoir une pédagogie syndicale ou rechercher seulement une pédagogie qui ne façonne pas les enfants pour un système politique et social donné, mais qui développera normalement l'enfant pour en faire un homme, l'homme capable de vivre en homme au milieu des autres hommes.»

Et il conclut:

«Libérons-nous de tous les dogmes; faisons l'école pour les enfants. Éduquons les en pensant, non que nous en faisons des capitalistes ou des communistes, mais en nous persuadant bien que ces enfants - surtout au tournant social où nous nous trouvons - nous avons la charge d'en faire des hommes et non des citoyens, des hommes ayant soif d'amour et de liberté et qui emploieront tous leurs efforts à se libérer.»

et en 1931:

«Il ne peut y avoir comme but à nos efforts que la société d'où sera exclue toute exploitation de l'homme par l'homme»

10 ans après, il est donc toujours dans le même état d'esprit.

Pierre Laffite, actuellement sénateur (RDSE) des Alpes-Maritimes, élève de Freinet à St Paul en 1932, confirme dans une interview donnée dans le livre «Les enfants de Freinet» (Jacques Mondoloni éd. Le Temps des Cerises) écrit à l'occasion du centenaire de la naissance de Freinet en 1996:

«On connaissait ses idées, son engagement communiste. Du reste, tout St Paul avait croisé des Russes pendant un congrès. Mais il n'y avait pas une volonté d'endoctrinement de la part de Freinet... Et la politique ne s'est jamais glissée dans nos activités.»

Voilà qui montre bien que l'humanisme de Freinet est au delà des partis politiques.

Bien que recherchant à mettre en place une société nouvelle on peut dire qu'il n'est pas politisé au sens restreint actuel du mot.

Sa recherche généreuse est avant tout humaniste.

D'ailleurs, ouvert à tout ce qui peut l'aider dans cette recherche, il se met en quête, sans exclusive, de tout ce qui peut apporter une réponse aux questions qu'il se pose.

Il lit les pédagogues anciens: Rabelais, Montaigne, Rousseau, Pestalozzi.

Aussi des livres récents comme «Changeons l'école» d'Adolphe Ferrière, un sociologue suisse et son ouvrage précédent: «L'école active».

Il prend contact avec Ferrière, Claparède.

Dans les années qui vont suivre il se rendra aux différents congrès d'éducation nouvelle, aux rassemblements internationaux des travailleurs de l'enseignement. (Congrès de la Ligue Internationale pour l'Education Nouvelle, (1923).

Auparavant, il s'était rendu, en Allemagne où il a vu fonctionner l'école de Hambourg (1922). Il y était aller retrouver un camarade enseignant allemand avec lequel il entretenait une correspondance depuis 1920. (Il fallait le faire, entretenir une correspondance avec un Allemand, juste après la guerre).

Il rencontre Decroly, le pédagogue belge, Cousinet, inspecteur français qui a introduit, le travail par groupes, le professeur genevois Beaudouin, spécialiste de la psychanalyse, Coué, créateur de fameuse méthode d'auto suggestion, Cizek, de Vienne, qui montre avec des projections ce qu'on peut obtenir, en fait d'art, et par la liberté des enfants du peuple.

Il s'en va un mois en Russie en 1925 et écrit au retour des articles enthousiastes dans «l'École Émancipée», puis un livre en 1927 «Un mois avec les enfants russes.». Il croit y voir développée une école de «classe» et non une école de «parti» **«Car, écrit-il, j'estime indéfendable une école qui serait asservie par un parti.»** (E.E. du 25 avril 1926)

Il note que les écoles russes emploient le plan Dalton et des méthodes de «l'éducation nouvelle» (Il paraît que la femme de Lénine était une fervente admiratrice de la pédagogie américaine.) mais il ne donne aucun nom de pédagogues russes et s'inspirera, pourtant, pour certaines de ses techniques, de ce qu'il y a vu.

La pédagogie américaine lui ouvre aussi des horizons:

- le plan «Dalton»,
- les fichiers de travail de Washburne dont il va tirer une organisation d'auto correction à sa manière.

Il s'intéresse aux expériences de Madame Montessori dont il dénonce, plus tard, dans un article de «l'École Émancipée» en date du 9 novembre 1930, la dérive fasciste, tout en retenant et en demandant de ne pas perdre de vue les aspects positifs de cette méthode. (Il invitera même, en 1934, les camarades de l'Imprimerie à l'Ecole à se rendre aux cours de pédagogie montessorienne donnés à Nice cette années là.).

Il recherche du côté de la pédagogie rationnelle qu'on dit «scientifique» notamment avec Duthil et son «studiomètre», etc.

Il est ouvert à tout, curieux de tout. Il recherche dans tout ce qu'il lit, dans tout ce qu'il voit, dans tout ce qu'il apprend au cours de ces rencontres ce qu'il peut en tirer pour pouvoir atteindre le but qu'il s'est fixé.

Il cherche ce qui peut être utilisé au niveau d'une classe ordinaire de l'école publique de son époque.

Il en fait des comptes-rendus dans «Clarté», le journal d'Henri Barbusse et, pour ses camarades, dans l'«École Émancipée» l'organe du Syndicat dans lequel il milite.

De ses participations au congrès de l'Education nouvelle il retire la certitude que ce qui y est présenté demande un matériel trop coûteux et ne peut être utilisé tel quel dans les pauvres classes ordinaires de l'école de la république.

Il fait part de ses lectures, de ses rencontres, de ses réflexions, sans relâche, auprès de ses camarades syndicalistes dans des articles qu'il publie régulièrement dans le journal syndical.

Mais il sait qu'il va falloir adapter ce qu'il apprend, ce qu'il découvre aux conditions d'enseignement des écoles françaises de base.

4) La mise en œuvre de sa pédagogie

a) Une pédagogie ouverte sur la vie.

Mais ce n'est pas par hasard que la première technique qu'il met en œuvre dans sa classe c'est celle de la classe promenade.

En effet, Freinet du fait de sa blessure de guerre au poumon a du mal respirer dans l'atmosphère confinée de la classe, il a aussi du mal à parler longuement. Il est donc, par nécessité, amené à sortir avec ses élèves.

(Le 1^{er} mai 1920, le Centre spécial de réforme de Nice «a proposé M. Célestin Freinet pour une pension d'invalidité de 80% justifiée par l'infirmité suivante:

1. Reliquat de pleurésie purulente droite ayant nécessité un pratique avec résection de la 9^{ème} côte, cicatrice profonde anfractueuse. Eréthisme cardiaque, pas d'expectoration.
2. Limitation des mouvements de l'épaule droite.)

Il sort souvent et les enfants reviennent en classe avec une moisson de découvertes qu'il faut ordonner et mettre au point pour rédiger les comptes-rendus.

Freinet vient de transformer la classe-promenade en classe-enquête et créé l'étude du milieu comme elle est mise en pratique aujourd'hui dans presque toutes les écoles.

Les enfants sont enthousiastes, il faut conserver ce qui a été écrit, de plus les enfants commencent naturellement à écrire, non seulement, ce qu'ils observent autour d'eux, mais aussi, à parler d'eux-mêmes, de leurs surprises, de leur sentiments, de ce qui leur est arrivé qui sort un peu de l'ordinaire.

Freinet n'a, pour la polycopie, qu'une gélatine qui rend de pâles couleurs aux textes choisis.

Il faut trouver un autre moyen de magnifier ces textes dont les enfants (et peut-être aussi le maître) sont très fiers.

Ce que Freinet appelle d'abord la rédaction libre deviendra le texte libre pratiqué aujourd'hui dans de nombreuses écoles.(pour l'anecdote: c'est un instituteur de la Sarthe, Leroux, de Neuville en Charnie, qui appellera «texte libre» la rédaction libre et ce terme est resté depuis.)

b) *Les Instructions Ministérielles de 1923 le confortent dans sa recherche,*

Freinet en fait un compte rendu à ses camarades syndicalistes dans «l'École Émancipée»

Le 23 septembre 1923: Il cite, par exemple ce qu'il a trouvé dans les arrêtés ministériels: *«C'est perdre le temps et gaspiller l'énergie des maîtres et des élèves que d'offrir à ceux-ci une nourriture pour lesquelles ils n'ont pas de goût et que leur esprit ne saurait digérer.»*

Freinet remarque: *«C'est ce que disait Pestalozzi il y a 100 ans...»*

Le ministre (Léon Bérard) ajoute: *«Mais si l'on veut que l'élève travaille avec joie et avec profit, il faut lui éviter les monotonies des redites, le dégoût du déjà vu.»*

Concernant la méthode, les nouveaux arrêtés recommandent les:

«méthodes intuitive et inductive, partant des faits sensibles pour aller aux idées: méthode active, faisant un appel constant à l'effort de l'élève et l'association au maître dans la recherche de la vérité.»

Et voilà qui va droit au cœur de Freinet:

«Lorsque l'enfant entre au cours moyen, sa volonté commence à se former, il ne s'agit plus seulement de diriger ses habitudes, il y a lieu de lui apprendre à user de sa liberté...au moins à certains moments et dans certains domaines de l'activité scolaire, on fera place au self-gouvernement: sous réserve de l'approbation du maître, les écoliers seront appelés à régler eux-mêmes par une entente concertée, certains détails de leur vie commune... sans que l'autorité du maître perde un seul de ses droits on multipliera les circonstances où l'enfant aura l'occasion de prendre une décision, soit par lui-même, soit de concert avec ses camarades...»

En ce qui concerne le Français les arrêtés disent:

«Cette liberté doit aller jusqu'à laisser, au moins de temps à autre, les enfants choisir leurs sujet de rédaction...

Le dessin libre doit avoir pour pendant la rédaction libre...

La rédaction libre mettra en valeur, tantôt la spontanéité et la fraîcheur des sentiments, tantôt le goût littéraire, tantôt l'ingéniosité intellectuelle de nos élèves. Et surtout, elle leur inspirera le désir d'écrire, sans lequel tous nos efforts demeureraient vains...»

La géographie:

«Elles (les leçons) se donnent dans la cour de l'école, ou mieux en promenade.»

L'enseignement des sciences:

«Il sera simple et concret...Les enfants apporteront en classe ou recueilleront en promenade les plantes ou les animaux qui feront l'objet des démonstrations et des leçons...»

et en conclusion les arrêtés deviennent carrément lyriques:

«L'école telle que nous la rêvons, sera, du dehors, avenante et accueillante, entre un jardin fleuri et des cours ensoleillées. A l'intérieur, elle sera inondée d'air et de lumière et cette gaîté que lui donneront les dispositions matérielles prises par l'architecte, nous voudrions qu'elle fut entretenue grâce aux dispositions pédagogiques prises par l'instituteur. On ne travaille bien que dans la joie. Bien démodées sont les bâtisses scolaires – encore trop fréquentes cependant – qui ressemblent à de sombres prisons. Mais un magister au ton rude ne serait pas moins archaïque. Ce n'est pas à dire que tout règlement disciplinaire doive être aboli... mais on peut faire en sorte que l'emploi de la punition devienne exceptionnel et que l'atmosphère de la classe soit à peu près constamment d'une parfaite sérénité. Ce n'est pas par la crainte, c'est par l'affection que le maître obtient le travail le plus régulier et le plus productif...

Nous voulons que les écoliers travaillent avec plaisir, parce que le plaisir est un moyen efficace de stimuler leur activité...

L'école n'est pas plus une salle de jeux qu'elle n'est une prison. L'école est l'école ; une réunion d'enfants qui travaillent de bon cœur à leur éducation commune, sous la direction de leur maître.»

La réaction de Freinet dans l'article qu'il consacre à ces instructions est éloquente en ce concerne la réalité de l'action de l'administration du Ministère de l'Instruction Publique sur le terrain:

«Tout cela est fort bien, Monsieur le Ministre. Nous avons rêvé comme vous d'une école saine et claire, d'une école active et libre. Mais, parce que nous n'avons pas fait que le rêver, nous avons voulu le réaliser dans la mesure de nos moyens, quelques uns d'entre nous ont été chassés impitoyablement de l'école qu'ils aimaient. Et chassés par vous qui devriez les louer...»

N'importe. Forts de votre approbation théorique, succédant paradoxalement à votre réprobation effective, nous sommes prêts à continuer à lutter pour l'école belle, confortable et vraiment éducatrice que vous rêvez.»

Il n'en reste pas moins que pour poursuivre son effort de transformation de l'école, Freinet a désormais des éléments officiels auxquels il peut se référer.

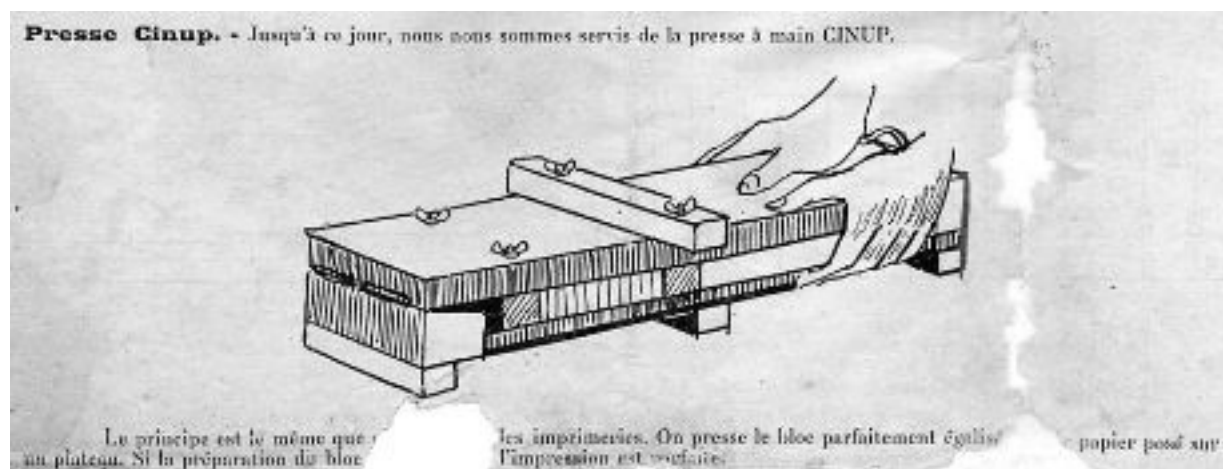
c) La mise en place de l'imprimerie

Alors, en 1924, pour reproduire les textes de ses élèves et les magnifier Freinet part à la recherche d'une imprimerie.

Il lui faut trouver un matériel facilement utilisable par de jeunes enfants. (Freinet a une classe de CP-CE)

Il découvre une presse en bois vendue dans le commerce pour l'impression des étiquettes et des papillons publicitaires rédigés par des commerçants. C'est une petite presse à main «La Lino».

La manoeuvrer est simple mais tout de même difficile pour de jeunes enfants car, à l'imitation des tampons en caoutchouc, largement utilisés à l'époque, le texte est solidement maintenu sur le volet supérieur abattant à l'aide de vis difficiles à serrer et lever le volet et sa charge de caractères de plomb demande une certaine force. Freinet ne tarde pas à créer un autre modèle de presse qui porte le texte sur le volet inférieur et dont le volet supérieur fait pression pour l'impression à l'aide d'un matelas élastique.



extrait de "L'Imprimerie à l'École", le bulletin mensuel de la Coopérative d'Entr'aide Pédagogique, n°6 de juin 1927

Freinet n'était ni le seul, ni le premier à pratiquer l'imprimerie en milieu éducatif, à cette époque l'école Decroly publie chaque mois «Le Courrier de l'Ecole» et l'inspecteur Cousinet fait imprimer par un professionnel «L'Oiseau Bleu» revue de textes d'enfants écrits par des enfants pour des enfants.

Avant lui, Paul Robin, éducateur de la fin du 19^{ème} siècle, fait imprimer des enfants mais dans une tout autre perspective, comme préparation professionnelle dans un atelier au même titre qu'ils travaillaient, dans des ateliers, du fer, du bois de la lithographie. Et bien d'autres comme Sébastien Faure... mais aucun n'a réalisé, à partir de l'imprimerie, ce que Freinet et ses compagnons en ont fait.

Freinet en attend bien davantage: un échange d'imprimés d'où va naître

la correspondance scolaire et le journal.

Il installe sa presse dans sa classe en octobre 1924. Freinet nous dit:

«Nous avons ainsi, durant l'année scolaire 1924-25, imprimé environ 2000 lignes qui correspondent à un livre de lecture ordinaire de 100 pages. Nous avons donc là notre livre, non seulement copieux mais vécu, travaillé, scruté ligne à ligne, et dont l'intérêt pour les élèves est tout simplement une révélation.»

(Ce que Freinet ne dit pas, c'est que, pour ne pas acheter du papier et faire des économies il avait fait imprimer sur le dos des bulletins de vote dont le format était idéal pour la taille de la presse qu'il venait d'acquérir.)

Il s'agit là d'un fait tout à fait remarquable, les enfants n'auront pas appris seulement de l'écrit ou du savoir des adultes mais aussi de leur propres écrits, de leurs propres savoirs et de ceux qu'ils sont allés chercher par eux-mêmes là où ils se trouvaient.

L'imprimé est démystifié.

Il s'en explique d'ailleurs dans une réponse faite à un article paru dans le journal italien milanais «Corriere della Sierra» repris et traduit, le 21 août 1926, dans le journal de gauche «Le Petit Niçois». *C'est un article qui l'accuse de vouloir faire de ses élèves de mauvais écrivains inutiles au lieu d'en faire des coiffeurs des entrepreneurs des charcutiers.*

Les élèves de Freinet ont, à cette époque, entre 6 et 9 ans!

Freinet répond:

«Je n'ai pas la prétention de faire de mes élèves des écrivains, ni même de futurs imprimeurs. Au lieu de les contraindre à lire sur des livres écrits par les adultes des histoires ou des pensées qu'ils ne comprennent jamais parfaitement, je les invite à imprimer leurs propres pensées, à raconter et à fixer ce qu'ils voient autour d'eux, y compris le travail des coiffeurs, des entrepreneurs et des charcutiers... J'espère que, devenus grands, mes élèves se rappelleront ce que sont les feuilles imprimées: de vulgaires pensées humaines, hélas! bien sujettes à erreurs. Et que, de même qu'ils critiquent, aujourd'hui, leurs modestes imprimés, je souhaite qu'il sachent lire et critiquer, plus tard, les journaux qu'on leur offrira.» (cité par Barré CF un éducateur pour notre temps p 37)

Ainsi donc, le savoir des enfants est pris en compte.

Un nouveau rapport se crée entre l'enseignant l'enfant:

Les enfants en recherche sont en demande d'aide.

L'adulte, l'enseignant n'impose plus son savoir.

L'enseignant aide les enfants à accéder au savoir.
L'enseignant lui-même va apprendre des enfants.
Les enfants ainsi deviennent en quelque sorte eux-mêmes enseignants.
Il y a alors partage des savoirs et par suite partage des pouvoirs.
L'enfant n'est plus celui qui reçoit et subit, il peut donner et agir à son tour.
Il prend progressivement les moyens de son autonomie.

d) C'est la remise en question de l'hégémonie des manuels scolaires.

Freinet pense qu'ils sont hors de portée des enfants par leur vocabulaire, que non seulement ils fatiguent par leur monotonie (Il lutte contre l'ennui à l'école) mais aussi qu'ils abrutissent. Il ajoute:

«Il (le manuel) asservit aussi les maîtres en les habituant à distribuer uniformément la matière incluse à tous les enfants; on moule déjà l'enfant à la pensée des autres et on tue lentement sa propre pensée; il faut donc détrôner le manuel scolaire.» Vers l'école du prolétariat CLARTE N° 73 (avril 25).

Le 28 octobre 1928, parlant du livre **«Plus de manuels scolaires Méthode vivante de travail scolaire par l'imprimerie à l'école.»** que Freinet vient d'écrire et qu'elle leur envoie, Élise Freinet écrit à ses parents:

«Non ce n'est pas aux livres eux-mêmes que nous nous attaquons, c'est seulement à l'usage scolaire qui en est fait.» (cité par Madeleine Bens Freinet «Élise et Célestin Freinet souvenir de notre vie» p.148)

e) La découverte de l'expression libre.

On notera que Freinet parle rarement d'élève mais d'enfant.

Faut-il penser qu'il fait référence, en disant «enfant», au sujet, à l'être humain, à la personne, dans son identité, son existence, ses problèmes, son milieu, ses pensées personnelles, avec ses capacités propres à s'élever par lui-même et à faire partager ce qu'il sait (au delà de l'élève, je vois le fils du boucher, de l'épicière... nous disait-il)

L'élève n'est plus l'objet, la chose que l'école doit former, selon des programmes et des règles de soumission obligatoires, celui qui reçoit l'enseignement d'un maître.

On peut comprendre, qu'à l'époque, alors que nombreux sont les enfants qui ne connaissent que le patois avant d'entrer à l'école, alors qu'il y a peu de moyens de communication (automobiles peu nombreuses, pour ne pas dire inexistantes, peu de vélos, peu de téléphone autre que celui de la poste, on a le journal.) L'imprimé a une importance considérable. En réaliser un, est pour les enfants sûrement une découverte extraordinaire. Se lire «en imprimé», faire lire ce que l'on a écrit «en imprimé», c'est tout à fait merveilleux pour les enfants.

La désacralisation de l'imprimé est déjà, en soi, une autre véritable révolution.

L'imprimerie est, pour Freinet, un moyen de libération des enfants par les textes imprimés.

Ils racontent et se racontent et disent leurs problèmes.

La véritable révolution pédagogique qu'il vient de mettre en place c'est la pratique de l'expression libre des enfants. et on verra ce qu'elle est en mesure d'apporter.

C'est l'affectivité qui rentre à l'école, non seulement comme support à la libération psychologique des enfants, mais aussi comme élément d'aide aux apprentissages. Désormais, l'enfant est considéré dans sa globalité, sa complexité.

On sait aujourd'hui l'importance de la libération par l'écrit, et ce qu'ils disent n'est pas anodin. Freinet en fera l'amère expérience plus tard...

Freinet écrit, sur l'imprimerie à l'école, une série d'articles dans l'Ecole Émancipée (journal du Syndicat des enseignants) et dans Clarté (Le journal d'Henri Barbusse)

Plus d'un mois avant l'article du «Corriere della Sierra», le dimanche 4 juillet 1926, le très sérieux et très bourgeois journal parisien «Le Temps» avait consacré à Freinet un article: *A l'école de Gutenberg*. Il y avait écrit notamment:

«Ce psychologue a remarqué qu'un enfant ressent une impression forte et durable lorsqu'il voit sa pensée imprimée. Il y a là une transposition dans un plan nouveau, une transmutation de valeur et, si l'on peut dire, une transfiguration que connaissent bien les écrivains et qui permet à un maître intelligent d'exercer sur l'imagination et sur la volonté d'un enfant une action extrêmement énergique(...) L'imprimerie confère à un mot une dignité dont les enfants doivent ressentir profondément le prestige. Couler sa pensée dans du métal, c'est lui assurer une apparence flatteuse de solidité et de pérennité.(...) Travailler pour l'imprimerie constitue une opération très différente de celle qui consiste à noircir un cahier scolaire. On choisit ses mots avec infiniment plus de soin et de respect lorsqu'on songe qu'il vont recevoir les honneurs de la composition.(...) L'instituteur des Alpes Maritimes a utilisé fort ingénieusement tous ces secrets mouvements de notre instinct.(...) Quel journaliste refuserait de saluer avec sympathie une initiative qui rend hommage à ce qu'il y a de plus mystérieux, de plus troublant et de plus fort dans la technique quotidienne dont il se sert pour saturer l'air que nous respirons de particules de sensibilité et d'intelligence?»

Cet article en suscite d'autres, également élogieux. Un de «*Comoedia*», hebdomadaire parisien. Ceux de «*L'éclaireur de Nice et du Sud-Est*» qui ne veut pas être en reste avec les parisiens alors qu'il s'agit de quelqu'un de sa région.

Tous ces articles, avec ceux de Freinet parus sur l'Ecole Émancipée, le livre «L'Imprimerie à l'école» publié aux éditions Ferrary, amènent des instituteurs syndicalistes à demander à Freinet une imprimerie. Des échanges d'imprimés s'organisent avec un classe de Villeurbanne en 1925-26.

L'annonce de cet échange avait suscité dans ma classe une joie et une curiosité étranges, écrit Freinet dans son livre «L'imprimerie à l'école.» Et lorsque les premiers imprimés sont arrivés, il aurait fallu voir avec quelle avidité les élèves lisaient la pensée de leurs camarades de Villeurbanne! Que de réflexions! Que d'interrogations! Quand plus tard de jolis dessins d'élèves, signés, accompagnaient les textes, quel bonheur! et comme on suivait attentivement la vie des Antonini, des Varloud, etc. (enfants de Villeurbanne) Même enthousiasme, paraît-il, dans la classe de Villeurbanne. «Comme mes élèves sont contents, m'écrivait l'instituteur, lorsqu'ils voient votre enveloppe d'imprimés sortir de la boîte aux lettres!»

Freinet parle «de jolis dessins d'élèves» qu'il vient de recevoir. Peut-être est-il mis en éveil sur l'art plus particulièrement à ce moment là car, le 6 mars 1926, Freinet avait épousé une institutrice, Élise Lagier-Bruno, une artiste graveur, qui, en 1927, va recevoir le prix Gustave Doré pour ses gravures illustrant le livre «Le Joug», un roman de Marion Gilbert.

Élise va jouer un rôle particulièrement important pour le développement de l'activité pédagogique sur le plan artistique dans le Mouvement qui va se mettre en place.



f) En juillet 26, c'est le début, l'embryon de ce que va être le Mouvement Freinet:

Six écoles ont une imprimerie. Afin de constituer des jumelages d'échanges, Freinet envoie sa **première circulaire**. Les six imprimeurs sont disséminés géographiquement ce qui favorisera l'implantation des futurs adhérents. Deux d'entre eux sont étrangers, l'un Belge, l'autre Suisse, (Ferrière). La portée internationale s'inscrit dès le début du Mouvement.

C'est une autre révolution, pour la première fois des instituteurs vont se regrouper pour mettre en commun le fruit de leurs recherches, pour s'entraider pour plus d'efficacité vers la création d'une école populaire nouvelle.

Freinet rompt ainsi la solitude de l'enseignant.

Le correspondant de Freinet s'appelle René Daniel. Il enseigne à Trégunc, dans le Finistère.

Entre Freinet et Daniel, il ne s'agit bientôt plus seulement d'échanger des imprimés mais d'une véritable correspondance inter scolaire telle qu'on peut la pratiquer encore aujourd'hui, ou presque, car ni Freinet ni Daniel, ne possède les outils que met à notre disposition, pour les échanges, la technologie d'aujourd'hui. Cependant, outre l'imprimerie, les crayons, les porte-plumes et l'encre, ils ont tout de même un outil extraordinaire: la caméra et le projecteur Pathé Baby.

Ainsi ils vont échanger des images que nous avons encore aujourd'hui. Muettes et pourtant si parlantes dans leur présentation et combien émouvantes.



Le Pathé-Baby
Excellent Appareil d'Enseignement
très maniable, d'un prix raisonnable.
Donne droit aux subventions de l'Etat
Deux Modèles :
Avec et sans Magnéto.
POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS S'ADRESSER A
La Cinémathèque Coopérative
de l'Enseignement

L'Appareil de Prise de Vue
" LA CAMERA "
Permet d'Obtenir soi-même
Des FILMS Intéressants
Récréatifs
ou d'Enseignement

BAR-SUR-LOUP

On peut imaginer ce que la correspondance pouvait apporter. C'est Pierre, de Trégunc, qui explique qu'il arrive en retard à l'école parce qu'il travaille à la ferme et qu'il donne à manger de la paille à quinze vaches et qu'il broie de l'ajonc pour les chevaux et les vaches.

Surprise chez les petits méridionaux, de l'ajonc? un enfant de Bar répond que lui, il ramasse les fleurs d'oranger et aide son père à mesurer les olives.

Les enfants de Bars racontent qu'il a plu et qu'ils sont allés ramasser des escargots que leur mère a préparés et qu'ils ont mangés avec de l'aïoli.

Les petits Bretons réagissent aussitôt: *«Vous dites que vous mangez des escargots. Nous faisons la grimace en lisant votre lecture: arc'h! arc'h! peste! disons-nous avec des airs dégoûtés. Nous n'aimons pas les escargots, ils sont sales, ils bavent; si on nous avait habitués à manger des escargots nous les aimerions peut-être. Qu'est-ce que l'aïoli?»*

Que dire lorsque les petits Bretons racontent la tempête. La mer qui rejette les corps de deux marins pêcheurs perdus en mer, la douleur de leurs épouses.

Et les échanges de films où l'on voit celui à qui on écrit, et les colis échangés: les bretons envoient le plan de leur classe, de l'école et du village avec des cartes postales.

Les petits méridionaux font de même et ajoute au colis deux kakis et un petite orange du pays.

Les enfants de Trégunc envoient aussitôt un pain noir de Bretagne.

Paul, un petit Barois, pleure. Son correspondant lui demande d'écrire mieux parce qu'il n'arrive pas bien le lire. Ce n'est pas la réprimande du maître qui va l'inciter à mieux faire. Seulement le désir d'être compris par celui à qui il s'adresse.

Pour bien comprendre ce que représente la correspondance pour les enfants de l'époque il faut essayer de revoir ce qu'étaient les villages d'alors, leurs épiceries au sol en terre battue qui n'avaient à vendre que peu de produits. Du sel, du sucre, des sardines salées tirées des tonneaux où elles étaient entassées, des harengs saurs... On vivait avec les productions de la région, de la campagne autour et de l'élevage même chez ceux qui vivaient au bourg.

Nous sommes là dans la vraie vie avec ces échanges.

Avec René Daniel, ce ne sont pas seulement des échanges d'imprimés entre classes c'est la mise en place d'une véritable correspondance entre enfants, l'acquisition des connaissances à la source par une relation marquée affectivement.

La correspondance scolaire est née. Le rêve de Freinet de mettre en relation des personnes éloignées les unes des autres, des personnes différentes dans leur mode de vie, dans leurs façons de penser pour qu'elles puissent se comprendre, s'aimer pour éviter les conflits est en train de se réaliser.

L'école traditionnelle demandait un exercice pour faire «comme si on écrivait une lettre».

Là on l'écrit, on l'envoie, on a la réponse du destinataire. On ne fait pas semblant. «C'est pour de vrai» comme disent les enfants. et naît la quête de l'existence de l'autre, si loin, et la quête de ses connaissances mais aussi celle du faire savoir à l'autre ce que l'on est, le comment on vit.

Et ce que l'on est, et ce que l'on vit prennent des valeurs jusqu'alors insoupçonnées. Et l'on prend conscience de ce que l'on sait et de ce que l'on peut apprendre et voilà que naît la curiosité d'apprendre...

g) Le journal scolaire.

Le journal scolaire naît de l'exigence de l'administration postale.

Fin 1926 certains bureaux de Postes refusent le tarif «journaux» à ce qu'ils considèrent comme des imprimés.

Le tarif pour des imprimés est beaucoup plus onéreux que le tarif pour les journaux. Cela amène Freinet à préconiser une nouvelle tactique dans son bulletin N° 3 de février 1927:

«il nous faut déclarer officiellement notre journal de classe comme périodique. Pour cela il suffit de faire la demande sur papier timbré...

et Freinet explique comment on déclare un journal. Il l'a fait et ça a marché. Les autres camarades en font autant et chacun bénéficie du tarif journal pour les échanges.

Le journal scolaire est né.

C'est un progrès considérable qui va permettre des échanges entre les classes en dehors même d'une correspondance suivie. De plus, la déclaration du journal impose un dépôt de chaque exemplaire chez le Procureur de la République, ce qui va, pour un moment au moins, permettre un archivage des journaux scolaires.

Le nombre d'imprimeurs augmente (12 en décembre 26, 23 en avril 27), donc le nombre de journaux. On ne peut plus faire l'envoi d'un exemplaire du journal de son école à toutes les écoles qui éditent un journal.

Alors, va naître, en avril 1927, une nouvelle revue réalisée avec des textes d'enfants parus dans les journaux scolaires: «La Gerbe» (coorevue d'enfants dit la première couverture). Il y aura aussi les «Enfantines» textes extraits de la «Gerbe» (qui à eux seuls sont de petites histoires racontées par les enfants). On ira jusqu'à la publication, en 1950, des «Albums d'enfants» magnifiquement décorés.

C'est la création d'une petite «littérature» enfantine.

Au lieu de faire le service d'un journal à chaque école qui imprime, on enverra seulement un texte qui aura semblé intéressant ou marquant parmi les textes produits dans la classe (une feuille du journal scolaire) et une équipe va réunir les feuilles ainsi collectées en un recueil unique une «gerbe» que pourront recevoir tous les imprimeurs

Au début, il y eut des problèmes d'assemblage, les journaux des différentes écoles n'ayant pas le même format. Puis la gerbe prit un tel essor qu'il fallut d'abord la dédoubler puis la faire imprimer par un professionnel.

Freinet y voyait 4 avantages:

- 1°) un outil de perfectionnement pédagogique
- 2°) un stimulant pour le travail à l'imprimerie notamment pour les illustrations (lino, carton découpé, polycopie...) un exemple pour les uns par les trouvailles et les nouveautés apportées par les autres.
- 3°) un trait d'union entre les écoles
- 4°) un précieux moyen de propagande pour l'imprimerie à l'école.

Entre temps, dès 1924, Freinet, constate que la classe nouvelle où les enfants produisent a besoin d'une organisation nouvelle.

En effet, d'une part il faut pouvoir payer les frais d'impression (encre, rouleau, presse, même si, pour le papier, au début au moins Freinet a trouvé une solution, comme on l'a déjà vu, il utilise le verso des bulletins de vote resté en stock à la mairie.)

Il faut pouvoir payer aussi les frais postaux d'envoi de la correspondance.

D'autre part, **le nouveau travail scolaire a complètement changé la physionomie de la classe. Le maître n'est plus face aux élèves l'ordonnateur unique de l'organisation du travail.** Ce n'est plus le maître, qui, du haut de son estrade, dirige le travail: «Prenez tel livre à la page tant... Untel, tu commences la lecture... Tel autre, tu continues... ou prenez vos cahiers et écrivez... vous me faites l'exercice numéro tant, page tant.», ce sont les enfants qui lisent ce que leurs correspondants leur ont envoyé, qui écrivent leurs textes, lettres aux correspondants, qui font part de leur travaux à leurs camarades. Chacun dispose de l'ensemble des textes imprimés dans la classe réunis dans dossier qu'ils appellent «Livre de vie». **Ce sont les enfants eux-mêmes qui vont devoir décider des thèmes qu'il vont aborder. D'ailleurs, il n'y a plus d'estrade, Freinet l'a enlevée. Freinet est à leur niveau, en aide, prêt à les diriger vers les documents dont ils vont avoir besoin pour leurs recherches.**

Il faut une organisation nouvelle.

h) En 1924, Freinet crée la coopérative scolaire.

La coopérative ne naît pas comme cela sans réflexion.

L'idée de coopérative a ses origines dans les écrits des premiers socialistes utopiques (Fourrier, Owen, Saint Simon, Louis Blanc, Proudhon) C'est à l'époque une société économique de production ou de consommation de solidarité sociale destinée remplacer les sociétés capitalistes de profit privé. *Une alternative au système capitaliste.*

La question de l'enseignement de la coopération semble avoir figuré pour la première fois dans un «appel aux enseignants» du professeur Léopold Mabillean, Directeur du Musée Social, paru dans le «Petit Almanach de la Coopération 1900» (Harté, Bulletin des «Amis de Freinet» N°80 p.38). Le professeur Mabillean pensait que les instructions de 1882 sur la morale et l'instruction civique n'avaient pas atteint leur but et qu'il fallait une éducation active du civisme.

Freinet est un ardent coopérateur adulte. Il a été déjà à l'origine de plusieurs coopératives à Gars et au Bar.

A la même époque Barthélémy Profit lance l'idée de la «coopérative scolaire» (1923). Même si Freinet s'en inspire il en fait bien autre chose que ce que propose Barthélémy Profit.

Ce que M. Profit propose c'est une espèce de «petite entreprise économique», ce que certains ont appelé la «coopérative tirelire» ou comme l'appelait M. Toraille, Inspecteur Général, Président de l'OCCE (Office Central de la Coopération à l'Ecole) lors de son passage à Laval en 1971: la «coopérative épicerie».

(Il ne cachait pas sa préférence pour les coopératives du Mouvement Freinet.)

Le 7 mai 1921 Freinet avait écrit dans «l'École Émancipée»:

«Il faut les (les enfants) faire vivre en république dès l'école.

Mais alors, le maître ne sera plus omnipotent? Il faudra qu'il subisse les observations et les remontrances des élèves, s'il les a méritées. Il faudra qu'il apprenne à les regarder, non avec ses yeux d'homme, mais avec des yeux d'enfant et qu'il (ne) soit parmi eux tous que l'enfant meilleur qui s'impose comme exemple et comme guide dans la république nouvelle. Et il nous faudra lutter longtemps avec nous-mêmes pour arriver à cela.»

On comprend pourquoi il a retiré l'estrade!

La coopérative que va organiser Freinet va se rapprocher de cette république d'enfants dont il parle en 1921.

Certes, la coopérative aura cet aspect de «petite entreprise économique». Ce sera une coopérative de production et une coopérative de consommation, pour reprendre les termes utilisés en économie, mais elle aura aussi bien d'autres fonctions.

A l'image des coopératives d'adultes, la coopérative scolaire va se structurer.

Le travail nouveau implique une répartition des responsabilités nouvelles des élèves. Il leur faut élire un responsable (le plus souvent appelé Président). C'est lui qui donnera la parole aux intervenants lors des réunions d'organisation de la vie de la coopérative, ou du travail, ou de la discipline dans la classe.

Il faut aussi un secrétaire qui va noter les interventions, les décisions prises en assemblée. Un trésorier, car la coopérative va être amenée à gérer des fonds pour l'achat des matériels et à vendre des productions (journal scolaire ou travaux divers) pour avoir les ressources pour les achats.

Ce sont les enfants qui, par l'intermédiaire de l'organisation coopérative vont se donner les lois de vie dans la classe, c'est à dire, de la discipline.

La coopérative va devenir une institution de médiation dans les conflits, de propositions pour la vie et le travail de la classe, pour l'organisation de l'entraide entre ses membres. Les enfants vont organiser leur travail à l'aide de «plans de travail», l'un au niveau collectif de la classe et un «plan individuel» pour chacun des élèves. Le plan est une sorte de contrat entre l'enfant et le groupe. On a pu parler à ce propos **«d'une pédagogie du projet»**.

Il n'y a pas de classement pour éviter la concurrence et la compétition mais, au contraire, une entraide se fera au niveau du travail souvent réalisé en groupe, aussi parfois suivant les besoins d'un ou plusieurs enfants en difficulté sur un plan ou sur un autre.

Chacun participe au travail commun et aide ses camarades en fonction de ses possibilités et de ses compétences propres.

La coopérative sera l'organisation qui va permettre d'aller vers la mise en place d'une pédagogie de l'autonomie personnelle de l'enfant dans le cadre d'une autogestion de la société scolaire de la classe.

Elle va permettre un enseignement moral et civique: c'est l'éducation à la citoyenneté dont il est tant question aujourd'hui.

Elle va aider chacun des enfants à accéder à une éducation globale par l'organisation de «l'Education du Travail» (titre d'un ouvrage écrit par Freinet) dans le groupe social de la classe.

D'une relation à deux (maître-élève ou maître-classe) on passe à une relation à trois, triangulaire (maître-coopérative-élève) (élève-coopérative-maître) (élève-coopérative-élève). On peut parler d'une «*pédagogie institutionnelle*».

En effet, une institution intermédiaire (la coopérative) régule les relations de travail et de discipline entre ses membres.

La coopérative
/ \
Le maître ----- Les élèves

Coopération, entraide entre les élèves et non compétition ou concurrence, l'instituteur imprimeur révolutionnaire ne va pas tarder à faire peur aux réactionnaires conservateurs.

Dans cette situation nouvelle, les enfants ont une soif de connaissances qu'il n'est pas toujours facile de satisfaire avec les moyens de l'école ou ceux de l'environnement proche, la création d'outils nouveaux apparaît tout à fait nécessaire.

Vers la création d'outils qui peuvent permettre l'auto formation.

Freinet et le Mouvement qui commence à s'organiser autour de lui vont se lancer dans une véritable aventure documentaire. (Michel Barré a écrit un livre là-dessus)

Car Freinet n'est plus seul, un groupe d'enseignants le rejoint et va s'organiser et travailler avec lui. Le mouvement de l'*Imprimerie à l'Ecole* se met progressivement en place. *La coopérative d'entraide pédagogique* s'organise.

Au début, comme on l'a vu, elle était composée des six enseignants qui pratiquaient les échanges mais, rapidement, le nombre d'adhérents croît considérablement. (Ils sont 92 en 1929 dont 14 à l'étranger: Angleterre, Argentine, Belgique, Espagne, Maroc, Pologne, Tunisie.) (M. B. p 78)

Le groupe des imprimeurs profite du congrès du syndicat à Tours en août 1927 pour tenir, en marge du congrès syndical, un congrès des «Imprimeurs».

Freinet y présente un film Pathé-Baby montrant ses élèves au travail. Cela intéresse prodigieusement le congrès ; il est décidé que d'autres films semblables seraient tournés et diffusés. (Élise et Célestin Freinet *Souvenirs de notre vie* page 134 Madeleine Freinet, Stock éd.)

Les utilisateurs du cinéma en profitent pour créer «la Cinémathèque coopérative de l'Enseignement Laïc» qui leur permettra de grouper les achats de matériel cinématographique, d'organiser les locations et échanges de films.

Ce sont des camarades de la Gironde qui prennent la responsabilité du fonctionnement de cette société.

La coopérative d'entr'aide pédagogique organise l'achat groupé de matériel qu'elle revend aux adhérents. Il s'agit là d'une activité qui peut être assimilée à une activité commerciale. La coopérative ne peut continuer longtemps ainsi sans pour autant être officiellement déclarée. Il faut légaliser la coopérative. Cela coûte assez cher elle n'a pas les moyens de payer les frais de légalisation. Les responsables de la Cinémathèque coopérative de l'Enseignement Laïc, également «imprimeurs» proposent une fusion entre les deux coopératives, ce qui évite les frais de création d'une nouvelle coopérative.

Fusion de la Cinémathèque et de l'imprimerie.

Après quelques précisions sur l'économie d'argent et de propagande que nous vaut cette fusion, Freinet parle sur la nécessité d'un contrôle syndical sur nos organisations coopératives qui doivent toujours rester au service des coopérateurs. La fusion est adoptée à l'unanimité moins deux abstentions.

Le règlement intérieur précisera les modalités de versement d'action.

Modifications aux statuts. — La création d'une section d'imprimerie à l'école étant adoptée, la première partie de l'article 8 : « *Pour être admis à la Société, tout postulant doit : a) souscrire au moins une action de 50 fr. entièrement libérée et non passible d'intérêt* », est ainsi complétée : a) *souscrire au moins une action de 50 fr. libérable en 2 fois pour les adhérents à l'imprimerie* », et adoptée à l'unanimité.

Puis est proposé l'additif suivant à l'article 16 : « *...et présentés par le S.M.E.L. auquel ils adhèrent* », le vo-

te donne : 1 voix contre, 1 abstention, le reste pour.

Une proposition de Freinet (possibilité du trésorier de la Cinémathèque de virer telle somme au trésorier de l'imprimerie) est adoptée.

Réunion générale de tous les camarades s'intéressant à la Coopérative de l'Enseignement Laïc.

A la Bellevilloise, rue Boyer, Paris, à 22 heures, le 5 août

Freinet donne rapidement la situation financière de la Coopérative Cinémathèque ; annonce que la fusion avec l'imprimerie et la Radio est faite ; rappelle l'article 35 des statuts sur la répartition des bénéfices. 20 p. cent seront consacrés aux œuvres sociales ; ces œuvres sociales pourront être signalées par la Fédération par le canal des S.M.E.L. Le camarade Freinet engage tous les S. à adhérer à la Cinémathèque de l'Enseignement, à l'exemple de quelques-uns. Il signale, par suite de la fusion de la Cinémathèque Coopérative avec l'imprimerie et la Radio, la création d'un bulletin technologique qui sera le complément de l'E.E.

Y. Orlianges fait une réserve sur le choix de certains films. Boyau répond que ce choix a été fait d'après

les titres de films signalés par des camarades ; mais au contrôle, certains ont subi des coupures, d'autres ont été retirés de la circulation. Au point de vue récréatif, le choix est assez limité...

Freinet rappelle que la Moto-Camera doit servir à enrichir notre Cinémathèque par tirage de films pédagogiques.

La question des filiales départementales est discutée, et Boyau termine en donnant connaissance de l'article de Fontaine.

BOUSCARRUT.

extrait de "L'Imprimerie à l'Ecole" n°16, octobre 1928, AG des 4 et 5 août 1928

5) Vers la création d'outils.

En août 1928, toujours en marge du congrès syndical, les coopérateurs de la Coopérative cinémathèque et ceux de la Coopérative d'entraide, entérinent une situation de fusion qui existait de fait depuis quelques mois.

La «*Coopérative de l'Enseignement Laïc*» est née.

Ce seront Freinet et les coopérateurs membres du Mouvement qui vont, par un travail bénévole et constant, écrire les ouvrages, créer les revues et les outils nécessaires à l'application des techniques nouvelles au fur et à mesure de leur découverte.

A l'affût de tous les nouveaux médias pour en tirer toutes les possibilités éducatives, ils font utiliser par leurs élèves toutes ces nouvelles technologies dont ils vont tirer de nouvelles formes de communication, de nouveaux moyens d'enseignement.

La CEL va centraliser les initiatives, éditer les ouvrages et les brochures de productions enfantines ou de documentation pour les enfants et pour les enseignants, créer et distribuer les outils pour la mise en place de la modernisation de l'école au fur et à mesure de leur invention ou de leur utilisation dans le Mouvement jusque en 1986.

Dès 1929, un outil s'avère nécessaire: une source de documentation susceptible de répondre au besoin de savoir des enfants.

Dans les classes, les enfants qui font des recherches particulières les font connaître à leurs camarades en organisant des **conférences d'enfants**. Ils apportent des objets des documents qui sont rassemblés et sont rangés pour pouvoir servir à d'autres camarades pour des recherches proches des sujets déjà traités. Mais tout cela reste mal organisé et ce qui se fait dans une classe n'est pas connu des autres classes. Il manque des documents qu'une bonne connaissance et organisation pourraient fournir à tous.

Freinet lance l'idée de l'organisation d'un **fichier scolaire coopératif**.

Il s'agit de la création de fiches de dimensions standardisées, réalisée par thème, à classer dans un système décimal. Il suffit alors de standardiser le travail des enfants en le collant sur des fiches de même dimension et de le placer au bon endroit selon le système décimal donné.

La souscription est lancée en août 1929 au Congrès de Besançon.

Le travail de recherche des enfants amène de nouveaux documents qui pourront être réutilisables pour d'autres recherches. Le maître peut, lui-même aussi, compléter avec des documents qu'il rassemble.

Très vite, on organise un rangement de tous les documents dans des dossiers suspendus qui peuvent, à tout moment, recevoir des compléments et des «**fiches guides**» de travail.

Les enseignants vont ainsi faciliter le travail de l'enfant par une aide de propositions pour son organisation ou l'ouvrir à des thèmes qui peuvent compléter les recherches en autonomie.

En 1931, on s'aperçoit que le fichier ne peut, à lui seul, être suffisant pour le travail scolaire.

Les bibliothèques d'écoles ont des livres littéraires parfois difficiles d'accès pour les enfants et en tous cas peu utilisables pour le nouveau type de travail individuel qui se met en place.

La C.E.L. décide d'éditer une série de petits ouvrages dont le titre donné par Freinet est: **«La Bibliothèque de Travail»**.

Le mot «travail» accolé à «Bibliothèque» indique, à lui seul, la philosophie de cette publication.

Il ne s'agira pas d'une lecture ludique ou littéraire, mais d'un nouvel outil à la portée et au service des enfants pour satisfaire leur désir de connaissances.

Cette publication existe encore de nos jours.

Un universitaire, Jean Vial la comparait, il y a une vingtaine d'années, à une encyclopédie Diderot pour les enfants.

Le premier numéro paraît en 1932. On en est aujourd'hui au N° 1165.

Désormais, une base de documents à la portée et au service des enfants est en place pour le travail des recherches personnelles.

Il s'agit pour ses recherches de mettre dans les mains des enfants, non pas des outils qui vont *aller de la science vers l'enfant, mais qui vont amener l'enfant à aller vers la science*.

Freinet ne s'en tient pas à la seule publication de la revue «Bibliothèque de Travail», il propose aux camarades la mise en place d'une bibliothèque de travail pour laquelle il recommande des ouvrages qui lui paraissent être à la portée des enfants.

On ne néglige pas pour autant la bibliothèque de lecture.

C'est Fautrad, un instituteur mayennais, qui est chargé de cette question en 1937. (*C.F. un ed p Notre Temps Barré T2 p.34*)

Les idées nouvelles jaillissent en nombre dans la Coopérative.

Un camarade propose la création d'un dictionnaire simplifié à la portée des enfants qui éviterait qu'ils se noient dans la complexité du Larousse.

Un autre examine le moyen d'utiliser le phonographe pour l'enseignement musical, tous les moyens audiovisuels de communication font leur entrée à l'école et font l'objet d'études pour une adaptation à la nouvelle pédagogie:

- la photo
- le cinéma dès les années 20
- et la radio. Certaines écoles créent des postes à galène.

Les nouvelles technologies de la communication sont introduites à l'école au fur et à mesure de leur découverte.

A l'imitation de Washburne, on s'attelle à l'organisation des **fichiers auto correctifs**.

On commence à mettre en place un apprentissage de **«calcul vivant»** à partir des apports des enfants ou des enquêtes réalisées dans l'environnement mais il faut mettre en place un apprentissage systématisé des notions à connaître.

On organise des fichiers qui permettront aux enfants, en autonomie, de systématiser leurs savoirs grâce à des fiches d'exercices auxquelles correspondront des fiches correctives donnant les réponses et parfois des conseils de travail.

Freinet considère que la langue ne s'apprend pas à partir de la grammaire mais par l'usage: **«C'est en forgeant qu'on devient forgeron»**. (C'est l'emblème qui figure sur les productions de la C.E.L. un bois gravé par Élise Freinet). *Il est peut-être plus judicieux d'enseigner la grammaire par une observation raisonnée de la langue et par l'écriture que par l'apprentissage à priori de règles pour en faire faire une application formelle.*

Il écrit un petit livret dont le titre est provocateur: «La grammaire en quatre pages».

Néanmoins, on édite un fichier auto correctif de grammaire et un autre de conjugaison et Freinet recommandera la lecture de livres de grammaire qu'il juge particulièrement intéressants comme, en 1937, la *Grammaire pratique de Bruneau et Heulluy*. (Barré un Ed pour Notre tps T2 p.34)

Un plan du fichier par notions permet d'aller chercher les fiches là où précisément on veut parfaire ses connaissances.

Freinet est un infatigable animateur et organisateur du mouvement. C'est un véritable catalyseur d'énergie. Il encourage, fait les liens nécessaires entre les différents chercheurs du mouvement, signalant à chacun les contacts qu'il peut avoir avec quelques autres qui sont en recherche dans la même direction. Il organise les rencontres et bientôt des stages d'auto formation où chacun apporte son savoir faire en partage.

Les expériences sont relatées dans le **«Bulletin de l'Imprimerie à l'École»**.

C'est une innovation pédagogique fondamentale. C'est la première fois que, dans un groupe, des enseignants ordinaires de base confrontent leurs expériences, en discutent, et essaient de faire progresser en commun leur pédagogie.

Mais le bulletin propose aussi à la vente tous les produits que la C.E.L. a réalisés.

Une nouvelle fois la poste en prend ombrage et retire le tarif «Périodique» à un bulletin qu'elle considère comme un catalogue de vente par correspondance.

En 1932, la coopérative lance alors une revue nouvelle, plus riche en articles et comptes rendus d'expériences pédagogiques, le bulletin est transformé en **«Éducateur Prolétarien»**.

Pour marquer une différence avec le Bulletin la direction en est confiée à un beau frère de Freinet. On y cite cependant toujours les produits de la C.E.L.

Arrêtons nous cependant sur le changement de titre:

Les coopérateurs ont pris conscience qu'ils ne sont pas seulement des imprimeurs à l'école. Ils sont devenus «des éducateurs prolétariens». Un pas fondamental a été franchi, une prise de conscience de la valeur pédagogique du mouvement coopératif qu'ils ont créé.

1932, c'est l'année du décès du grand pédagogue belge Decroly auquel Freinet rend hommage. Mais c'est aussi l'arrivée de Hitler au pouvoir en Allemagne le 30 janvier 1933 et la montée du fascisme en Europe.

6) L'affaire de Saint Paul de Vence. Création de l'école.

Freinet, l'instituteur communiste (il avait adhéré au parti en 1926 en même temps que sa femme Élise) va devoir faire face à une violente attaque de l'extrême droite.

C'est ce qu'on a appelé l'affaire de St Paul. (Freinet avait quitté Le Bar sur Loup pour St Paul de Vence en 1928.)

L'extrême droite, réactionnaire par nature, va chercher à attaquer les nouveautés pédagogiques.

L'affaire, extrêmement complexe, qui demanderait un long développement, n'apporte en elle-même aucune avancée pédagogique.

Ses conséquences ont été, par contre considérables.

A St Paul, le Maire délaisse l'école publique. L'état des locaux laisse beaucoup à désirer: ils sont sales et ont besoin de réparations importantes, jusqu'aux toilettes qui débordent régulièrement avec les odeurs que cela comporte.

Freinet alerte l'administration qui ne veut pas entrer en conflit ouvert avec le Maire.

Le couple Freinet s'acharne à vouloir obtenir satisfaction pour la réalisation des travaux et met en cause l'inertie administrative.

Freinet reçoit beaucoup d'étrangers (et même des Russes!) qui viennent voir comment il organise sa classe d'imprimerie à l'école.

Tout cela agace le Maire qui se saisit de textes d'enfants pour créer des incidents. Il met en avant le fait que Freinet est communiste pour amener la droite du village à manifester jusqu'à l'émeute (Freinet sera obligé d'aller jusqu'à menacer les manifestants avec un pistolet, prêté par un père d'élève, pour éviter qu'ils ne pénètrent dans la classe. Ils avaient commencé, déjà, à casser des carreaux de la fenêtre.)

Par souci d'apaisement, Freinet accepte de quitter St Paul.

L'affaire s'envenime sur le plan politique national. Les journaux s'emparent de l'affaire.

Freinet subit les foudres de l'administration de l'Education et de son Ministre De Monzie.

Le caractère politique des attaques contre Freinet et sa pédagogie suscite un immense émoi et mobilise un nombre considérable de personnes qui s'intéressent à l'éducation.

Des pétitions en faveur de Freinet sont rédigées et signées.

L'une d'elles par des milliers d'enseignants, une autre notamment par des intellectuels parmi les plus grands dont Henry Poulaille, Blaise Cendrars, Édouard Peisson, André Malraux, André Chamson, Jean Guéhenno, Charles Vildrac, Eugène Dabit... (Souv de Notre vie p.244)

La Ligue Internationale de l'Education Nouvelle soutient Freinet, de même que Ferrière, Dottrens, Romain Rolland....

Ainsi donc, **Freinet et l'Imprimerie à l'Ecole acquièrent une célébrité et une notoriété inégalée jusqu'alors** ce qui va susciter un intérêt considérable chez les enseignants pour ces nouveautés pédagogiques et accroître le nombre d'adeptes.

Après s'être mis en congé de maladie, Freinet prend sa retraite anticipée, comme le lui permet sa blessure et ses 70% d'invalidité.

Freinet se consacre, alors, avec l'appui financier et physique de sa belle-famille Lagier Bruno, à la création d'une école privée, laïque et prolétarienne à Vence. Cette école (qu'il aura en partie construite de ses propres mains) ouvre à Vence, officiellement, le 23 juillet 1936 (souv de ntr vie p. 363) après bien des difficultés et des péripéties, grâce à la victoire du Front Populaire et à l'arrivée de Jean Zay comme Ministre de l'Education Nationale.

Puis il a fallu une trentaine d'années pour que des instituteurs payés par l'état y viennent enseigner.

En 1973 l'école devient un externat.

Puis, en 1991, l'école est rachetée par l'état qui en fait «une école primaire d'État», la seule en France.

Grâce aux démarches des enfants qui, aidés de leurs institutrices montent un dossier, l'école est inscrite, en 2001, au patrimoine des monuments historiques. Aujourd'hui, le fonctionnement de l'école est incertain en ce qui concerne les autorités de tutelle.

L'état remet le sort de l'école au Conseil Général du département des Alpes Maritimes selon, dit-on, les règles de la régionalisation.

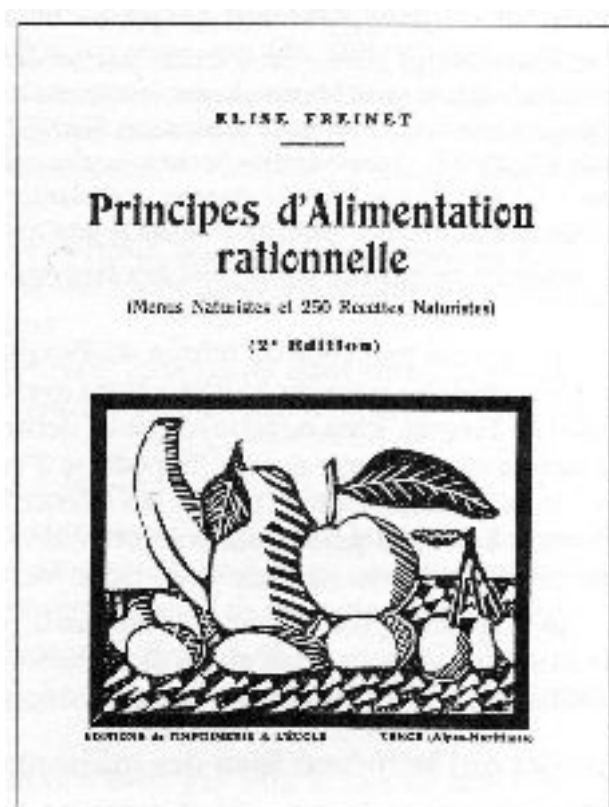
L'ouverture de l'école Freinet de Vence est un fait majeur dans l'histoire de la pédagogie Freinet, car l'école de Vence va en devenir la vitrine et un centre de réflexion sur la pédagogie nouvelle, un lieu de rencontre d'intellectuels et centre de formation à la pédagogie Freinet. Tous les étés, les militants les plus engagés dans le Mouvement viendront y mettre au point les revues et les outils diffusés par la C.E.L.

L'école est un internat.

Les Freinet vont pouvoir y développer toutes leurs recherches pédagogiques éducatives y compris celles sur la santé de l'enfant. Les enfants ne peuvent apprendre s'ils ne sont pas en bonne santé, il faut conserver «l'élan vital» si cher à la pédagogie nouvelle.

Les Freinet ne sont pas les seuls à se préoccuper de la santé des enfants. En 1933, La coopérative publie un ouvrage d'Adolphe Ferrière «Cultiver l'énergie». (Notre Vie P.295) consacré à la recherche de la santé par les pratiques naturistes et la méthode Vrocho.(Vrocho est un Grec qui a recouvré la santé par l'hygiène de vie et de l'alimentation.)

Élise écrit elle-même un livre «Principes d'alimentation rationnelle» et Freinet reprend la proposition d'un camarade l'Ardèche (Fromentin) de constituer un réseau de producteurs sérieux auprès desquels les camarades pourraient trouver des produits sains et naturels. (M. B. p.117)



Freinet ne propose pas autre chose là que la mise en place d'un réseau de vente de produits de l'agriculture biologique. 1934!

En 1946, Élise Freinet publiera un livre dont titre est «La santé de l'enfant».

Freinet tente d'organiser un «Front de l'Enfance» comme avait été créé le «Front Populaire» sur lequel il avait fondé beaucoup d'espoir. Mais les partis politiques l'ignorent. Son indépendance et ses audaces font peur.

7) La guerre et l'après guerre.

a) *Le temps de la réflexion et de l'écriture.*

Hélas! la guerre arrive: une période de trouble profond et de terribles interrogations pour Freinet.

Le pacte germano-soviétique est signé.

Selon certains de ses proches d'alors, Freinet le réprouve mais les communistes deviennent suspects aux yeux de beaucoup de Français et surtout aux yeux du Gouvernement.

Freinet a accueilli beaucoup de réfugiés espagnols dans son école, républicains, souvent ou anarchistes ou communistes, ou enfants d'anarchistes ou de communistes.

L'affaire de Vence au cours de laquelle il avait été placé sous la surveillance des renseignements généraux (il y avait eu à son sujet des télégrammes codés dans les ministères) ajoute à la suspicion.

Sur les ordres du gouvernement de Daladier, il est interné dans un camp, à St Maximin, le 20 mars 1940. Pétain le maintient en détention. (au total il sera déplacé dans 5 camps en France avant d'être placé en résidence surveillée.)

Alors commence une période difficile pour l'école de Vence et la pédagogie Freinet qui durera jusqu'à la libération.

Le 29 octobre 1941, il quitte les camps mais est assigné à résidence à Vallouise où se trouve sa femme Élise, dans la maison familiale des Lagier Bruno.

Elle avait dû quitter l'école Freinet en avril après avoir courageusement essayé de faire vivre, du mieux qu'elle pouvait, les enfants dont l'école avait la charge.

C'est le temps de la réflexion et de l'écriture.

Freinet rédige les principaux ouvrages où il consigne ses idées pédagogiques.

Il les publie après la guerre quand, après le maquis dans la résistance, les choses s'apaisent.

L'Éducateur reparaît en 1945, L'adjectif «*prolétarien*» qui avait été retiré en octobre 1939 pour éviter la censure disparaît définitivement en accord avec les camarades du Mouvement.

On peut penser que Freinet a tiré une leçon de la guerre et qu'il est décidé à faire passer sa pédagogie par la masse des enseignants de la base.

La revue est ainsi apparemment moins marquée socialement.

Freinet a pris, à Gap, la direction d'un centre scolaire qui reçoit des enfants victimes de la guerre. Le centre est financé par une association dont la Présidente est Lucie Aubrac.

L'école Freinet ouvre à nouveau à Vence sous l'égide et avec des enfants du même organisme. (CF un Ed pour Notre Barré T2 p78. 79)

La même année, Freinet publie *l'Ecole Moderne Française*.

Puis en 1948, Freinet publie: *Conseils aux parents (dont une version avait été publiée en Belgique en 1943)*.

En 1949: *l'Éducation du Travail*. C'est aussi l'année de la sortie du film *l'École Buissonnière*. La même année, Élise Freinet publie *Naissance d'une Pédagogie Populaire*.

En 1950 sort *l'Essai de Psychologie sensible appliquée à l'Education*.

Quelques mots au sujet de cet ouvrage où Freinet décrit et s'appuie sur l'élan de vie, où il refuse le clivage entre l'enfance et l'âge adulte plaçant l'être dans une continuité. Il y décrit le tâtonnement comme méthode d'apprentissage et dit l'importance du recours-barrière. (Une barrière c'est une limite sur laquelle on s'appuie pour la dépasser et aller plus loin.)

1956 voit un nouvel ouvrage: *Les Méthodes Naturelles dans la Pédagogie Moderne*.

Quelques mots sur ses relations avec le Parti Communiste.

Après son voyage en URSS en 1925, on avait vu Freinet enthousiaste et plein d'espoir dans la pédagogie soviétique. Il en est loin maintenant. Dans *l'Educateur Prolétarien* où il formule des vœux pour cette nouvelle année 1934, Freinet, commentant un article de la *Pravda*, ne se prive pas de critiquer l'évolution de l'école en Russie:

«L'auteur semble vouloir, tout comme nos vieilles écoles capitalistes, donner le pas à l'acquisition à la formation (...) C'est là une tendance contre laquelle nous ne saurions trop nous élever, qu'elle se manifeste en régime du capitalisme ou en régime soviétique.» (Notre Vie p. 310)

On ne peut pas ne pas souligner la liberté d'esprit dont fait preuve Freinet, adhérent, alors, au parti Communiste.

Et pourtant, dans une lettre à Georges Cogniot, un des dirigeants communistes de l'époque, Freinet écrit le 12 juin 1951:

“Là aussi je te dis mon accord complet avec tout ce que tu dis. L'oeuvre de Makarenko elle est, sur presque tous les points, celle à laquelle nous nous appliquons et on se rendra compte un jour de la similitude totale de nos deux pédagogies, bien que situées dans des moments historiques différents. Nous ne sommes jamais pour la liberté, ni la spontanéité. Nous sommes pour la vie dans la communauté sociale qui nécessite certes la formation de personnalités vigoureuses, mais qui exige aussi de la part des individus de lourds sacrifices aux exigences d'une société fondée, dès l'école, sur la coopération et le travail. Et dans cette action, nous ne sous-estimons point l'importance primordiale du rôle du maître. Nous pensons seulement que cette part de l'éducateur doit être différente de celle que suppose la pédagogie traditionnelle et je crois que nous sommes bien d'accord là-dessus.” (voir ce que disait Monsieur Jean Pierre Boutinet dans sa conférence) Les grands pédagogues russes Pistrak et Makarenko notamment ont été connus tardivement en France. Il constate les similitudes avec la pédagogie de Makarenko mais ne dit pas qu'il s'en est inspiré.

En 1953, c'est la rupture définitive avec le Parti Communiste après de nombreuses années de critiques virulentes de Freinet formulées sans cesse par le Parti Communiste. L'indépendance d'esprit de Freinet ne pouvait, de toute façon, s'accorder avec la rigidité d'alors du Parti Stalinien.

b) Le développement de l'autoformation dans le Mouvement. Création de l'ICEM.

A partir de 1937, partant de dossiers qui paraissent dans l'*Educateur Prolétarien*, paraissent de petits ouvrages très simples, on pourrait presque dire, de petits manuels guides pour la pratique de la pédagogie par l'imprimerie à l'école: les Brochures d'Education Nouvelle Populaire (BENP) qui seront reprises et améliorées après la guerre, en 1960, sous un petit format, facile à emmener dans une poche. Ce sont les Brochures de l'Ecole Moderne (BEM). On y explique comment appliquer les nouvelles techniques pédagogiques. Dans l'une d'entre elles Freinet donne ce qu'il considère comme des éléments de réflexion pédagogique incontournables des invariants pédagogiques dont voici quelques exemples:

N°1 l'enfant est de la même nature que nous

N°2 être plus grand ne signifie pas forcément être au dessus des autres

N°3 le comportement scolaire d'un enfant est fonction de son état physiologique, organique et constitutionnel.

N°6 nul n'aime se voir contraint de faire un certain travail, même si ce travail ne lui déplaît pas particulièrement. C'est la contrainte qui est paralysante.

N°10 tout individu veut réussir. L'échec est inhibiteur, destructeur de l'allant et de l'enthousiasme.

N°28 on ne peut éduquer que dans la dignité. Respecter les enfants, ceux-ci devant respecter leurs maîtres est une des premières conditions de la rénovation de l'école.



Les BENP et les BEM seront des outils de formation des nouveaux adhérents, avec les stages que le Mouvement de l'Ecole Moderne organise pendant les vacances scolaires.

Des rencontres se font dans les groupes départementaux, le jeudi (jour de congé) chez un camarades qui réunit les élèves volontaires et fait la classe devant ses camarades instituteurs.

En 1964, Freinet organise même des cours par correspondance.

C'est un fait nouveau et extrêmement important: c'est la première fois qu'une formation des maîtres se fait en dehors et sans l'accord de l'administration de l'Education Nationale. Une pédagogie s'impose hors du cadre institutionnel. Elle échappe à la main mise ministérielle.

Autre point important et fondamental, les maîtres choisissent leur pédagogie. Elle ne leur est pas imposée. C'est une ouverture à la création pédagogique avec ce que cela comporte d'engagement personnel, d'enthousiasme, de temps à passer volontairement à parfaire une œuvre qui leur est propre.

Pendant ce temps, le Mouvement se restructure, se développe et découvre de nouvelles techniques.

L'Institut Coopératif de l'Ecole Moderne a été officiellement créé en avril 1947.

C'est une nouvelle institution qui va œuvrer à côté de la CEL et qui perdure encore aujourd'hui, alors que la CEL a disparu en 1986, emportée par la concurrence capitaliste et les grands trusts de l'Édition.

b) Développement de l'influence internationale.

Au congrès de Nantes en 1957, (il y avait des congrès tous les ans à Pâques, aujourd'hui ils ont lieu tous les 2 ans au mois d'août.) a été créée la Fédération Internationale de l'Ecole Moderne (FIMEM).

La FIMEM organise régulièrement des Rencontres Internationales des Educateurs Freinet (RIDEF) (actuellement tous les deux ans). La prochaine aura lieu au Sénégal, l'an dernier, c'était en Allemagne. Il y a 3 ans, au Japon. S'y retrouvent des membres des Mouvements Freinet du monde entier (une cinquantaine de mouvements actuellement). On y confronte les expériences réalisées dans les différents pays dans une atmosphère de chaleureuse camaraderie. C'est aussi un moment de rencontre entre espérantistes. (C'est un Mayennais, Henri Micard qui, en 1952 ouvrit au Château de Grésillon à Baugé dans le Maine et Loire le centre culturel espérantiste français.)

c) Développement de l'expression libre sous toutes ses formes notamment de l'Art Enfantin et de l'audiovisuel.

En ce qui concerne les recherches, ce qui avait été réalisé avant la guerre est repris et amélioré.

L'Art Enfantin et l'emploi des nouvelles technologies audiovisuelles sont particulièrement développés, de même que l'expression corporelle et théâtrale. Des essais de musique libre et de chants libres sont tentés.

Sous l'impulsion d'Élise Freinet le dessin, et plus généralement les arts plastiques prennent un essor remarquable dans les écoles.

En 1959, Élise Freinet crée la revue «Art Enfantin», ouvre en 1962 une «maison de l'enfant» au musée de Coursegoules, entièrement décorée par les enfants et publie un livre magnifiquement illustré: L'Enfant Artiste.

Elle est soutenue dans ses efforts par de très grands artistes comme Jean Lurçat, Jean Cocteau, Jean Dubuffet et même Picasso qui s'émerveille devant les dessins de l'école de Pitoa au Cameroun et écrit ses félicitations au dos d'un des dessins.

Après la mort d'Élise Freinet, au 100 ème numéro la revue «Art Enfantin», en 1981, a pris un nouveau titre: «Création». cette nouvelle revue en est aujourd'hui au 115 ème numéro, ce qui porte en fait à la publication de 215 numéros d'une revue d'art des enfants et adolescents. (216 si on prend en compte le N°0 de «Création» paru en 1981)

D'autre part, un groupe d'adhérents veut développer l'emploi des moyens audiovisuels dans les classes et même recherche les moyens de les utiliser pour la correspondance entre classes.

Les débuts de ces recherches sont pittoresques.

Pierre Guérin qui a été un des piliers du développement de ces techniques raconte dans le livre «La Pédagogie Freinet au Quotidien» p.185:

«C'était au congrès Freinet d'Angers à Pâques 1949... Je fus immédiatement accroché par le verbe haut d'un grand gars qui discutait avec deux autres collègues en regardant au sol une galette de cire qu'il essayait de faire tourner avec un système resté confus dans ma mémoire.

C'était une scène de marché aux puces...Et il disait: «On va enregistrer sur la cire comme Charles Cros. Les correspondants écouteront, égaliseront la surface et pourront à leur tour enregistrer leur message...» Et de découvrir Raymond Dufour...

Freinet venu écouter les résultats, adoptant le style de Dufour, dit en riant:

«Tu es sur la bonne voie. Je crois que tu as atteint un bon niveau de réussite. C'est au moins du 1%!»

Au congrès suivant, à Nancy en 1950, Dufour revient avec des radios amateurs et deux magnétophones à fil. C'était un fil très spécial qui glissait dans une gorge à une vitesse très élevée, capable d'enregistrer et de restituer des sons. Lorsque le fil cassait... imaginez... des perruques... d'un fil qui coupait les doigts et qu'on nouait éliminant alors des paroles!

Très vite la bande a remplacé le fil et les correspondances sonores inter scolaires ont pu commencer.



La radio, avec Jean Thévenot prendra en charge des illustrations sonores réalisées par des enfants qui seront diffusées sur les ondes. Une façon bien nouvelle de pratiquer la radio scolaire. Les enfants sont initiés au montage des bandes pour arriver à un montage épuré diffusible. Nouvelle démystification ; après celle de l'imprimé c'est celle de la radio et des disques.

Il est organisé, en liaison avec le Directeur de la radio et à sa demande, des multiplex sur les ondes de la radio française qui mettent en relation les enfants des enfants du monde entier qui correspondent habituellement entre eux par bandes magnétiques.

En pleine guerre froide des enfants russes discutent avec de enfants américains. Des enfants parlent entre eux, en direct depuis toutes les parties du Monde, de France bien sûr, elle est l'organisatrice, mais aussi de tous les continents, Japonais, Mexicains, Polonais, Tunisiens, Libanais, Canadiens, Africains noirs, Touaregs...jusqu'aux Esquimaux du Groenland. (CF un Ed pour ntre Tps Barré T1 p.161)

Tout ce qui a été dit à propos de l'usage scolaire de l'imprimerie au cours des années 24 et 25 pourrait être repris pour l'usage du magnétophone, puis du magnétoscope ...

d) Vers l'enseignement programmé.

Pendant ce temps Freinet, lui, part dans de nouvelles recherches d'individualisation de l'enseignement. Il a appris que les Américains travaillent à l'enseignement programmé sur les ordinateurs de l'époque, des machines énormes qui occupent parfois toute une pièce. Comment organiser l'enseignement programmé par un système simple et d'une utilisation facile?

En 1963, il lance les bandes enseignantes que l'on peut utiliser dans ce qu'il appelle» des «boîtes enseignantes».

Il s'agit de bandes de papier de 13 cm de largeur de quelques mètres de longueur où sont imprimées des séries de questions ou de guides chacune suivie de la réponse à apporter.

La boîte, dans laquelle défile la bande, possède une fenêtre qui ne permet de lire qu'une question ou une réponse à la fois. L'enfant peut donc suivre une progression très programmée dans sa recherche.

C'était, avant les ordinateurs, un moyen simple de fournir aux enfants un enseignement individualisé à la demande.

En 1964, en collaboration avec Maurice Berteloot, il écrit deux BEM grand format:

Bandes enseignantes et programmation et Travail individualisé et programmation, qui font le point sur cette question.

8) L'après Freinet.

Freinet meurt le 8 octobre 1966. Il était tombé malade en mars.

En l'absence de celui dont l'autorité morale était reconnue, son principal animateur disparu, le Mouvement allait-il perdurer? «L'émancipation des enseignants modernes était-elle celle des enseignants eux-mêmes» selon le vœux de Freinet ou bien le Mouvement qui les réunissait n'existait-il que par la volonté et charisme de son créateur?

Nous avons aujourd'hui la réponse.

Depuis bientôt 39 ans, le Mouvement poursuit sa route, toujours en recherche, adaptant aux techniques Freinet les nouvelles technologies et s'adaptant aux nouvelles contraintes (plus d'écoles urbaines, moins d'écoles rurales, les immigrants) et aux nouveaux élèves suivant l'évolution de la société.

Après la correspondance écrite sur papier on a utilisé le fax, puis le minitel, puis le Net. Le journal scolaire est moins souvent imprimé au plomb mais plus souvent traité par ordinateur. Cette machine n'en est pas moins, elle aussi, démystifiée, de même que l'imprimé qu'elle produit.

Les recherches pour les conférences d'enfants ne se font plus seulement sur papier mais aussi sur le Net mais l'institution coopérative demeure encore un point fondamental de l'organisation de la classe, même si elle prend des formes diverses et plus modernes.

9) Pour résumer.

Avant Freinet, le maître était l'axe incontournable dans la classe. C'est la référence unique, tout part de lui et tout revient à lui. Après Freinet, c'est l'enfant qui est au centre des préoccupations et des actions. Ce sont les enfants qui vont, à la fois contribuer à leur propre développement et à celui des autres membres de la petite société scolaire de la classe.

Peut-on parler encore, aujourd'hui, d'enseignement traditionnel comme en 1920 et sans doute jusqu'au delà de la guerre 1939-1945?

De nos jours, il n'existe guère d'écoles qui n'emploient pas au moins quelques techniques héritées de la Pédagogie Freinet comme méthodes d'enseignement (c'est à dire utilisées autrement que dans l'éthique et la philosophie propres à la pédagogie Freinet).

Il nous faut donc partir de l'enseignement traditionnel «d'autrefois» pour revenir sur des points essentiels et bien comprendre la place des apports fondamentaux de la Pédagogie Freinet dans l'école d'aujourd'hui.

Comparons en quelques mots la pédagogie traditionnelle et la pédagogie Freinet.

Avant Freinet, le maître était l'axe incontournable dans la classe. C'est la référence unique, tout part de lui et tout revient à lui.

Après Freinet, c'est l'enfant qui est au centre des préoccupations et des actions. Ce sont les enfants qui vont, à la fois contribuer à leur propre développement et à celui des autres membres de la petite société scolaire de la classe.

Dans la pédagogie traditionnelle l'enfant n'est amené à parler que pour donner des réponses aux questions posées par le maître ou alors, pour redire ce qu'il a retenu de ce qu'on lui a proposé. C'est la récitation soit des leçons, soit d'une

œuvre littéraire ou poétique. A moins que ce soit la lecture à haute voix d'un passage d'un livre d'adulte.

Quand il écrit, c'est pour, ou reformuler une pensée d'adulte apprise, ou se soumettre à la dictée.

Il subit.

Le maître organise ses leçons, il redit ce qu'il y a dans les manuels.

On lit les écrits des adultes censés avoir trouvé ce qu'il faut savoir.

Dans la pédagogie Freinet

En ouvrant à la vie par les enquêtes, les textes libres, les échanges de correspondances, alors, les enfants disent, racontent, discutent, apprennent par eux-mêmes.

Il ne lisent pas à haute voix seulement pour lire mais pour faire connaître aux autres ce qu'ils ont lu ou écrit, pour que cette lecture soit discutée. Ils n'écrivent pas pour reproduire ce qui a été écrit ou ce qui a été dit. Ils écrivent pour faire connaître, pour échanger, pour communiquer.

Le maître ne parle pas, n'écrit pas pour imposer, de l'extérieur une pensée qui n'est pas la sienne. Plus d'estrade pour marquer une prépondérance et une autorité. Le maître est avec les enfants à leur service.

Il parle, écrit pour aider l'enfant à dire, à écrire, à apprendre par lui même. Mais il est le régulateur du travail, la référence, le recours barrière.

Dans la pédagogie traditionnelle, le tableau est l'outil essentiel. Le travail qui y est fait est destiné à être rapidement effacé. C'est de l'éphémère.

Ce qui est immuable, ce sont les manuels dans le cartable, le même pour tous, une bible à savoir, une espèce de caractère sacré auprès des enfants: la science infuse.

La décoration de la classe quasi immuable, elle aussi: l'œuvre des maîtres.

Dans la pédagogie Freinet tout se fait avec les enfants, leur travail est imprimé et c'est lui qui est dans le cartable: immuable.

Quant à ce qui est de la décoration de la classe, de ce qui se trouve sur les murs, cela se fait ensemble, c'est l'éphémère qui redevient immuable quand il est décroché et rangé dans les dossiers du fichier, prêt à rendre service aux autres.

Le manuel, lui, est dans la bibliothèque, une bibliothèque évolutive, ouverte à la demande suivant les besoins.

Dans la pédagogie traditionnelle, la connaissance scientifique est proposée toute faite aux enfants qui sont censés l'acquérir de l'extérieur.

Dans la pédagogie Freinet, le tâtonnement expérimental va permettre à l'enfant d'accéder à la science par sa propre expérience et ses propres recherches.

Dans la pédagogie traditionnelle, le maître organise et décide seul; il propose le devoirs et l'élève exécute. Il note, il classe les élèves. Il y a concurrence, compétition et chacun ne va-t-il être tenté de travailler pour soi, pour avoir la meilleure place en évitant d'aider le camarade qui pourrait le dépasser au classement?

Personne n'aime recevoir une mauvaise note. Personne n'aime être le dernier. Certains élèves ne vont-ils pas, en cherchant à présenter des devoirs meilleurs que leurs capacités ne le leur permettent, en quelque sorte être invités au copiage, à la tricherie qui éloignent du travail efficace nécessaire?

Dans la pédagogie Freinet, c'est l'institution coopérative qui organise le travail collectif, c'est l'élève qui est mis en responsabilité de son travail individuel.

Le plus souvent le travail est un acte social vrai: la correspondance, la présentation d'un texte, d'une conférence, aux camarades, aux correspondants, l'organisation d'une enquête, un tâtonnement scientifique dont on va donner le résultat aux camarades de la classe.

Il n'y a plus de place pour le copiage ni pour la tricherie. Il n'y a pas de concurrence, pas de compétition entre enfants. On peut aider ses camarades au cas où il se trouve en difficulté.

On travaille souvent en groupe, ce n'est plus un travail solitaire mais un travail solidaire. On ne travaille plus en circuit fermé dans l'école mais aussi souvent au dehors par les enquêtes et les recherches. Chacun apporte sa contribution à la formation générale du groupe de la classe dont chacun tire pour soi un bénéfice personnel.

Mais alors, qu'en est-il de l'évaluation des connaissances?

Le plan de travail comporte une évaluation individuelle sans comparaison avec les autres.

On peut passer un Brevet, réaliser un chef d'œuvre (à l'imitation de ce qui se fait dans le scoutisme dont Freinet s'est inspiré là)

Freinet pensait qu'il fallait aussi démystifier les diplômes.

C'est l'institution coopérative qui va décider si on peut décerner le diplôme, si le postulant a présenté un travail qui le mérite.

Il y a des Brevets pour toutes sortes de matières, là où on se sent capable de briller.

Après ce parcours dans le temps où on a vu naître et se développer la pédagogie Freinet chacun peut mesurer ce que l'école française d'aujourd'hui lui a emprunté. Nous sommes heureusement loin de la rigidité de l'école du début du 20^{ème} siècle même si elle est demeurée, sur certains aspects, une école encore traditionnelle.



accueil des militants à la CEL

10) En conclusion.

On a pu voir les apports pédagogiques successifs de la pédagogie Freinet au cours du temps mais nous n'avons pas pu prendre la mesure de la richesse de l'expression libre.

Il aurait fallu pouvoir donner quelques textes, quelques poèmes.

Il aurait fallu pouvoir écouter quelques enregistrements, quelques chants libres.

Il aurait fallu pouvoir regarder quelques dessins, quelques œuvres plastiques libres parmi les centaines de milliers de créations enfantines, souvent émouvantes, produites grâce la Pédagogie Freinet, un peu partout dans le monde.

Il est hors de doute que cette pédagogie a contribué à faire avancer les pratiques éducatives. Cependant des problèmes nouveaux naissent avec la mondialisation économique actuelle. Une nouvelle menace pèse sur l'éducation.

Rappelons ce que Freinet écrivait le 7 mai 1921:

«ne continuons pas à traiter nos enfants comme des machines qu'on nourrit de matières indigestes...»

C'est toujours vrai aujourd'hui, nous refusons toujours de voir les enfants traités comme des choses.

Nous refuserions plus encore de les voir considérés comme des marchandises que se disputeraient des «usines à savoirs» où l'on traiterait l'enseignement comme un vulgaire produit économique dont certains sauraient tirer un bénéfice substantiel dans une société où le but final est uniquement l'argent et le pouvoir.

Il nous faut être conscients qu'il existe, dès à présent, un marché de l'enseignement séparé de toute notion éducative où seul compte la rentabilité de l'apprentissage des connaissances au détriment de l'éducation de l'humain.

Concurrence, compétition mettent en œuvre une conception étriquée de la culture, celle de l'égoïsme et du fric, maquillée sous le couvert d'une liberté d'entreprendre illusoire car dominée par les puissances d'argent représentées par les grandes sociétés multinationales capitalistes qui dominent aujourd'hui l'économie et la politique mondiales.

Rabelais déjà disait en son temps: «Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.»

Va-t-on vers une école sans éthique et sans âme?

Nous sommes loin de l'humanisme de la pédagogie Freinet!

Faut-il pour autant baisser les bras?

Guy Goupil

Retrouver tout cela avec beaucoup d'autres choses sur le site internet des Amis de Freinet: freinet.org/amisdefreinet
et sur le portail des archives: freinet.org/archives

un mouvement pédagogique à la Réunion au tournant des années 1950

par René Grosso

Sous ce titre, Dominique Masson a présenté en septembre 2004 un mémoire de DEA à l'Université de La Réunion, en Lettres et Sciences humaines option Sciences de l'Éducation, sous la co-direction de Paule Fioux et Raoul Lucas. Institutrice elle-même, elle avait l'année précédente soutenu un mémoire de maîtrise de Sciences de l'Éducation, Femmes et institutrices à La Réunion entre 1920 et 1960: Histoires en question.

Plus précisément, son travail, *Un mouvement pédagogique à La Réunion au tournant des années 1950* porte sur l'expérience de mise en pratique de la pédagogie Freinet qui prend naissance à La Réunion en 1952 sous l'impulsion d'un jeune instituteur, Marcel Le Guen, qui s'amplifie en 1955 par l'action d'un inspecteur primaire, Roger Ueberschlag, et qui disparaît complètement entre 1960 et 1963 pour renaître en 1972 avec un autre groupe d'instituteurs, totalement indépendants, voire ignorants du premier. Nous reprenons ici sa formulation et, pour résumer son récit, les séquences qu'elle a elle-même définies.

L'étude de Dominique Masson a bénéficié de son propre vécu, naturellement, et d'une documentation très importante, parfois théorique: DEA oblige, où les archives privées des principaux acteurs de cette expérience occupent une place privilégiée, de même que, parfois, leurs interviews ou réponses à des questionnaires.

LE CONTEXTE POLITIQUE DES ANNEES 1950

À la fin de l'ère coloniale, bien que le regain d'activité économique permette de mieux se passer de la main-d'œuvre infantine, les 2/3 des enfants réunionnais seulement sont scolarisés, encore que certaines municipalités aient pris l'initiative de créer des écoles communales. La départementalisation prend effet le 1er janvier 1948. Le 27 juin 1947, le service de l'Instruction Publique à La Réunion devient vice-rectorat. Mais un ministère autonome de l'Outremer n'est instauré qu'en 1959, ce qui retarde beaucoup l'application des lois sociales.

Devant la poussée démographique de l'après-colonisation, les locaux scolaires sont insuffisants, mal adaptés à l'enseignement et loin des conditions normales d'hygiène et de salubrité. La misère du mobilier et du matériel d'enseignement est en rapport avec celles des locaux. Le personnel est insuffisant également, un maître pour 60 élèves en 1951, et peu qualifié: la création d'une école normale mixte est unanimement réclamée. En octobre 1951, la création de trois circonscriptions d'inspection améliore les possibilités de formation des maîtres et le suivi des instituteurs dans leurs classes bien que certaines écoles demeurent inaccessibles.

L'exemple de la circonscription de Saint-Pierre, cadre essentiel de cette étude, est particulièrement significatif. «L'inspecteur utilise sa voiture personnelle pour les déplacements sur routes carrossables. Il emprunte les voitures tout terrain des communes pour atteindre 14 écoles. Il doit se rendre à pied et utiliser des guides pour 7 écoles... ces postes étant situés à 15 ou 17 km des voies carrossables» (Bulletin départemental de l'enseignement, déc. 1956).

Sous la Ve République, quand se généralisent les écoles maternelles et se développe l'enseignement secondaire (scolarité prolongée jusqu'à 16 ans) puis universitaire, les enseignants titulaires du baccalauréat ou du brevet supérieur ne constituent que les 3/4 du total du personnel. C'est alors que régressent ou disparaissent les expériences pédagogiques décrites par Dominique Masson, «effets pervers de politiques délibérées», comme en a souvent relevé Antoine Prost, «dont les principaux acteurs, dit-elle, trouvent leur source d'inspiration et de réflexion théorique dans la pédagogie Freinet».

Au tournant des années 1950, on relève donc à La Réunion «l'émergence d'un questionnement nouveau» pour l'amélioration de l'enseignement du 1er degré. Ainsi, dès 1949, la Fédération des Œuvres Laïques regroupe les premières coopératives scolaires et développe ses propres sections, dont l'UFOCEL (cinéma éducateur) et l'APEP (Pupilles) qui vient en aide aux bons élèves non fortunés. En 1951 est créée une section départementale de l'OCCE (coopératives scolaires) encouragée par le vice-recteur et que dynamisera pendant 12 ans, à partir de 1952, un ancien instituteur de l'Yonne, Serge Laroche. Alors que la section était au départ surtout préoccupée de pallier les carences matérielles, Serge Laroche ne cessera de dégager l'apport pédagogique de la coopération scolaire.

LE TEMPS DES POSSIBLES

Au même moment, est nommé dans l'île, sur son premier poste, un jeune instituteur, Marcel Le Guen. Il a raconté son expérience dans *Le maître d'école du Tévelave-Lava* (L'Harmattan, 1984). Dans son école, «vieux bâtiment délabré couvert de tôles rouillées», il reçoit, prêtées par l'OCCE, une machine à écrire et une imprimerie. En 1954, l'école du Tévelave édite le premier journal scolaire de La Réunion, «La Moque» du nom d'une source locale. Le vice-recteur est enthousiaste. L'expérience du Tévelave serait révélatrice, selon Dominique Masson, d'un nouvel «air du temps». Il est vrai, comme le souligne Serge Laroche, que les expériences de rénovation pédagogique avaient l'appui des inspecteurs départementaux.

Quand Roger Ueberschlag arrive à La Réunion en 1955 sur son premier poste d'inspecteur primaire, celui de Saint-Pierre, «il a un passé de quinze ans d'instituteur dans des conditions difficiles et une réflexion théorique qui structure fortement ses convictions pédagogiques», peut déclarer Dominique Masson après avoir relaté son cursus.

Le Centre d'Information et de Recherches Pédagogiques (CIRP) affilié à l'Institut Coopératif de l'École Moderne (ICEM) est fondé le 18 octobre 1956; son assemblée générale constitutive a lieu le 14 mars 1957. Il est placé sous la présidence d'honneur du vice-recteur; son conseil d'administration comprend

vingt-trois membres élus et l'inspecteur primaire de la circonscription de Saint-Pierre. Citons Dominique Masson: «Ce Centre a pour objectifs la mise au point de méthodes pédagogiques plus efficaces, la diffusion d'informations de caractère pédagogique, la constitution d'une documentation pour les activités post-scolaires, l'établissement de relations et d'échanges avec les écoles et les instituteurs métropolitains par le biais de la correspondance interscolaire, la participation à des voyages d'études à l'étranger et aux congrès pédagogiques internationaux et, à partir de 1958, la préparation du Certificat d'Aptitude à l'Inspection primaire... Il prévoit la mise en place d'un Bulletin de liaison permettant la diffusion des résultats d'expériences tentées dans l'île et ailleurs.» 600 numéros, sous la responsabilité d'Hilaire Fontaine, seront régulièrement diffusés, dont 400 à La Réunion et 120 dans la métropole.

Dominique Masson a pu analyser le contenu de 18 numéros de ce Bulletin sur les 27 parus. On y constate une place importante réservée aux conseils et aux réflexions de son initiateur, Roger Ueberschlag. Pierre Clain y apparaît comme un relais pour la correspondance interscolaire. On apprend, dans les précieuses annexes du mémoire, que 312 coopératives scolaires de La Réunion reçoivent le Bulletin, que 16 écoles réunionnaises désirent correspondre avec une autre école de l'île... Au terme de la présentation des différentes actions menées par le CIRP, l'auteur estime avoir «montré la force de conviction, l'esprit de recherche, la ténacité, le sens pratique et l'activité débordante de Roger Ueberschlag et des enseignants qu'il a su convaincre».

LE TEMPS DES DÉCONVENUES

«La période 1951-1958 est marquée par un essor incontestable de l'enseignement du premier degré à La Réunion qui se concrétise par une convergence des politiques éducatives au plan institutionnel et le développement d'actions éducatives de terrain». Mais, cette convergence ne serait-elle pas plutôt la condition majeure de l'essor de l'enseignement?

L'inspectrice Ozoux est intéressée par le travail de Le Guen. Et celui-ci écrit à propos de l'inspecteur Ueberschlag: «Nous rencontrâmes vers 1956 l'inspecteur Ueberschlag et, grâce à lui, nous étendîmes considérablement le champ de nos activités. Ensemble, nous fîmes des conférences, en particulier à l'École normale, et pour le compte aussi du CIRP de Saint-Pierre; ensemble, nous organisâmes le stage de l'École Moderne, et c'est en étroite collaboration que nous préparâmes l'émission radiophonique du 30 septembre, à Europe n°1, dont le but était de faire appel à la générosité du peuple de France en faveur des petits écoliers de La Réunion... Il fut rassemblé 100 000 livres qui, de Marseille, furent acheminés, nous le sûmes par la suite, sur l'Algérie!»

Quant aux trois vice-recteurs qui se succèdent durant le séjour d'Ueberschlag à La Réunion, ils lui accordent leur soutien sans barguigner. Par de nombreux articles, la presse locale se fait l'écho de l'expérience de Tévelave (qui reçoit la visite du dernier Goncourt, Roger Vailland), du stage de Saint-Joseph où, pour cinquante places disponibles, cent douze enseignants ont candidaté et que Freinet salue par un message d'encouragement, et de la journée de l'École nouvelle à l'école d'application de Saint-Denis.

C'est dans cette atmosphère propice que Roger Ueberschlag, soutenu par Freinet et avec «la plus complète sympathie» du vice-recteur Cormary, élabore le projet d'une école expérimentale au Tampon dans la plaine des Cafres (à l'intérieur de l'île - note pour le lecteur métropolitain) dont la direction sera confiée à Marcel Le Guen et le fonctionnement assuré par cinq enseignants volontaires.

Mais nous sommes entrés dans ce que Dominique Masson appelle pudiquement «le temps des déconvenues»...

La Ve République est née alors que le peuple algérien lutte pour son indépendance et, dans l'île de La Réunion, «toute opposition est muselée», nous rappelle l'historien Yvan Combeau par la plume de Dominique Masson, les «opposants» se faisant expulser en vertu de l'ordonnance Debré qui sanctionne les «comportements de nature à troubler l'ordre public».

«Dès sa nomination en 1956, le préfet Perreau-Pradier ouvre une guerre sans merci contre les communistes» et autres indépendantistes. Son hostilité à l'école expérimentale de la Plaine des Cafres met dans un premier temps le maire du Tampon et le vice-recteur dans un embarras dont vont profiter les éléments de droite. Aussi les choses se gâtent-elles. Le Guen est insulté devant son domicile par le beau-frère du maire puis assommé à coups de gourdin; le vice-recteur s'oppose au duplex entre Paris et La Réunion à propos de l'émission "Vous êtes formidables" pour l'envoi de livres aux écoliers réunionnais. Il s'efforce de dissocier le tandem Ueberschlag - Le Guen qui tient bon, empêche pratiquement les adhésions des instituteurs réunionnais au CIRP...

«La disgrâce est dès lors totale», écrit Ueberschlag à Freinet le 15 novembre 1958. Et à Bouteiller, son ancien inspecteur en Alsace: «Le préfet actuel a pris ombrage de notre travail pédagogique jugé «trop social» et en particulier de l'émission d'Europe n°1 consacrée à la collecte de livres scolaires pour La Réunion. Pour se débarrasser de quelqu'un à La Réunion comme en Alsace, on l'accuse simplement «d'être communiste.» Malgré les nombreux appuis dont dispose Roger Ueberschlag à La Réunion et en métropole, la déclaration de Freinet reste fondamentale: «nous ne voyons pas la possibilité de nous faire rendre justice dans une île où les politiciens sont rois». Le départ d'Ueberschlag est inéluctable.

Dans la justification de son entreprise, Dominique Masson disait: «l'approche historique nous paraît propice à relativiser un certain nombre de phénomènes, à éclairer certains comportements en établissant les liens avec le foisonnement des institutions et à faire émerger la prégnance du caractère politique de la fonction enseignante». Elle voit, dans les conditions politiques dans lesquelles s'est déroulée cette expérience pédagogique comme «une valse à trois temps», comparaison qui paraît exprimer toute la tristesse de la situation. De 1956 à 1957, c'est le temps de l'indifférence, celle du préfet à l'égard de l'enseignement et de la question sociale. Yvan Combeau le décrit comme «le principal planificateur de la lutte anticomuniste sur l'île entre 1956 et 1962». Vient donc ensuite «le temps de la radicalisation» en 1958-1959: ce préfet est reconduit dans ses fonctions par les gouvernements Debré puis Pompidou. En l'espace de trois mois, l'école expérimentale de La plaine des Cafres s'ouvre et se ferme brutalement.

Si Le Guen est communiste, Roger Ueberschlag ne l'est pas, mais il a encouragé les candidatures de Marcel Le Guen et d'Arzule Guichard à la direction de l'école et est président du CIRP. Pour le préfet, il y a un danger et un responsable à éliminer.

Enfin, voici «le temps de la répression», 1959-1960. Le départ de Roger Ueberschlag en 1960 entraîne le déclin rapide du CIRP, d'autant plus que ses membres font l'objet d'une surveillance policière. Les instituteurs et institutrices réunionnais membres du Parti Communiste Réunionnais sont écartés de La Réunion par les moyens radicaux que donne l'ordonnance Debré. «Le poids de la vie politique sur l'île et les tensions qu'elle génère encouragent les renoncements». La famille Le Guen est contrainte à un départ définitif en juillet 1963 après douze années passées dans l'île.

Dans sa conclusion, Dominique Masson revient longuement sur la relation école-société. «Du point de vue de ses principaux acteurs, l'échec de l'expérience Freinet à La Réunion constitue une épreuve douloureuse qui marque l'incapacité du système à accepter un changement qualitatif d'ampleur: enseigner, instruire dans une pluralité idéologique et non pas éduquer à une idéologie largement partagée. L'école est prise dans ces tensions. Au travers des illusions égalitaires qu'elle a créées et l'amélioration de l'ordinaire qu'elle a offerte, elle risque de négliger sa fonction de contrôle social et bouscule l'ordre établi qu'il lui revient de perpétuer. Ce sont là des contradictions fortes qui sont éminemment politiques et posent des problèmes très concrets aux enseignants dans leurs pratiques quotidiennes. Elles conservent une actualité forte». On ne saurait mieux dire.

À lire le mémoire de Dominique Masson, on a l'impression qu'il y eut, autour de cette expérience pédagogique, un grand moment de bonheur dans l'île que traduisent bien l'enthousiasme des vice-recteurs ou... les photos produites en annexe et que, malheureusement, le public ne verra pas, étant donné la diffusion restreinte du mémoire. On devinera sans peine aussi combien fut grande l'amertume des protagonistes devant l'échec de leur entreprise. L'effacement du mouvement pédagogique qui s'ensuivit est dû autant au départ des principaux animateurs et au désarroi de ceux qui restèrent qu'à la fêrule du préfet Perreau-Pradier.

La «chasse aux sorcières» qui resurgit ici accentuée, du moins aux yeux des métropolitains, l'exotisme de l'île qui, en premier lieu, trouve son explication dans le fait qu'elle soit très éloignée de la France hexagonale. Mais la distance et l'isolement jouent également dans l'autre sens; aussi Dominique Masson a-t-elle jugé bon d'adjoindre aux annexes de son mémoire, fort riches, «quelques repères chronologiques» présentés dans un tableau synoptique des événements politiques et institutionnels survenus à la fois à La Réunion et dans la métropole entre 1936 et 1969.

Finalement, ce mémoire qui pourrait nous laisser croire qu'il nous ramène à une autre époque et nous emporte dans un autre monde n'est-il pas étonnamment actuel et ne nous rappelle-t-il pas que La Réunion est bien le prolongement de la France au-delà des mers?

René Grosso
Maître de Conférences honoraire,
Université d'Avignon

ADDENDA

- Marcel Le Guen et son épouse ont quitté La Réunion en juillet 1963, en congé administratif. Mais, l'autorisation accordée stipulait qu'en aucun cas, ils n'étaient autorisés à revenir sur le sol de La Réunion. En France métropolitaine, ils ont immédiatement travaillé à leur réintégration; elle leur a été refusée dans les Côtes d'Armor, puis le Calvados, pour être enfin, accordée par le Finistère grâce à l'inspecteur d'Académie dont le frère était en poste à La Réunion. Très longtemps, le couple a été surveillé par les Renseignements Généraux, leur courrier en provenance de La Réunion étant automatiquement saisi.

- Roger Ueberschlag, pendant l'année scolaire 1958-1959, reçut la visite de rien moins que trois inspecteurs généraux, venus de métropole pour le convaincre de demander un poste en Moselle minière. Il refusa, mais jugea prudent l'année suivante de solliciter un poste en Alsace. Il obtint Wissembourg juste avant l'application de l'ordonnance Debré qui prit effet le 15 octobre 1960.

- Michel Debré, ardent partisan de l'Algérie française et soutien fidèle du général De Gaulle, est nommé ministre de la Justice en 1958 et chargé d'élaborer la constitution de la Ve République avant d'occuper le poste de premier ministre de 1959 à 1962. Battu aux élections législatives de 1962 en Indre-et-Loire, il est élu député de La Réunion en 1963 à l'occasion d'une élection partielle. Il revient au gouvernement en 1966 où il occupera divers ministères.

une aventure autogestionnaire dans le mouvement Freinet¹

par Jean Le Gal²

De la coopérative scolaire à l'autogestion

Naissance et vie d'une coopérative scolaire

En septembre 1959, après une visite de l'école Freinet de Vence, qui m'a fortement impressionné, je me lance avec résolution, dans une pédagogie qui m'est totalement inconnue. Pour m'aider, j'ai deux ouvrages de Freinet: *Les Dits de Mathieu* et *Les méthodes naturelles dans la Pédagogie Moderne*. Fini l'auditorium-scriptorium où l'on reste assis toute la journée; finies les punitions, finis les classements: place à la démocratie pour mes 35 élèves de CE1. J'apprends alors, à mes dépens, que des enfants habitués à obéir ne peuvent user subitement et avec discernement de la liberté... une leçon que je n'oublierai plus! Ayant pris conscience de la difficulté de la mutation que je leur demande, j'organise progressivement avec eux, la mise en place d'un travail vivant et motivé. Je m'attache en particulier aux conditions matérielles et aux règles de vie en commun. Dans des discussions libres, nous abordons tous les problèmes qui se présentent à nous. Une à une les techniques Freinet pénètrent dans la classe au fil de ma propre information et de nos tâtonnements: correspondance, travail individualisé, calcul vivant, journal, ateliers, sorties d'étude du milieu.

Nous voici placés devant la nécessité d'organiser la classe sur une base coopérative, avec une répartition des responsabilités. Dès le 2^e trimestre, une assemblée générale étudie, chaque samedi après-midi, nos succès, nos échecs, nos projets, les conflits. A la fin de l'année, nous avons notre loi, notre «code de coopérative»:

Article 1. Chacun apporte sa part à l'oeuvre commune: textes libres; lettres propres et bien illustrées; effort pour apprendre le calcul afin de pouvoir aider aux comptes de coopérative; participation au rangement.

Article 2. Chacun respecte les travaux des autres et les outils collectifs

Article 3. Chacun doit respecter les règles établies par tous: 3 en circulation dans les allées au maximum; 1 à la bibliothèque; 1 au bureau du maître; celui qui est dans un atelier ne peut le quitter sans l'accord du responsable; on ne peut ni courir, ni stationner dans le couloir; lorsqu'un camarade parle à voix haute à tous, on se tait et on écoute; au cours d'une discussion, si l'on veut la parole, on la demande au président; le maître doit respecter aussi la règle; si le silence est nécessaire au travail, le responsable du travail le demande; sinon, on parle à voix basse (même règle pour le maître); celui qui fait tort à la coopérative ou ne respecte pas les règles devra une réparation.

Article 4. Les droits: Chacun pourra participer à toutes les activités de la coopérative: peinture, bibliothèque, journal, ateliers de calcul, correspondance, enquêtes, études du milieu.

Chacun pourra être chef d'équipe, membre du bureau de coopérative, président de coopérative.

Chacun pourra écrire ses critiques et ses désirs au journal mural.

¹ Article publié par BOUMARD Patrick, LAMIHI Ahmed, (sous la direction), *Les Pédagogies autogestionnaires*, Editions Ivan Davy, Vauchréten, 1995

² Maître de conférences en Sciences de l'éducation à l'I.U.F.M. de Nantes; chargé de mission aux Droits de l'enfant à l'Institut coopératif de l'Ecole moderne

Ayant tiré un bilan positif de cette première tentative, sur le plan des acquisitions scolaires et des relations, et reçu un accueil favorable des parents, je décide de recommencer l'année suivante avec un nouveau groupe d'enfants car l'organisation de l'école ne me permet de garder les mêmes qu'une seule année.

L'année 1960-1961, sera marquée par trois innovations principales fondées sur mes nombreuses lectures et mes contacts avec Freinet et les militants du «Groupe Freinet départemental» qui m'ont associé à leurs travaux:

- l'assemblée générale devient *conseil de coopérative*. Les enfants y établissent leurs lois, jugent des infractions commises, examinent les propositions concernant les activités et les relations au sein du groupe, mettent au point le plan collectif de travail pour la semaine, discutent de leur réalisation.

- le président de coopérative élu est supprimé et remplacé par un «président de jour». C'est une proposition que j'ai faite après avoir découvert l'expérience de Makarenko. Cette institution permet à chacun d'être responsable à son tour. La multiplication des responsabilités amène aussi chacun à être, tour à tour, celui qui dirige et celui qui exécute.

- Nous accueillons des parents dans la classe. J'organise avec eux des réunions, le soir, pour élaborer un nouveau système d'évaluation des résultats, pour discuter d'éducation...

Cette expérience de coopérative scolaire dure jusqu'en Juin 1964. La classe entière fonctionne comme une coopérative de travail et de vie. Durant ces cinq années de cours élémentaire, je n'assiste à aucune remise en cause des techniques et outils que j'ai proposés. Cela provient sans doute de deux facteurs:

- le fait que je suis très attentif à l'évolution des techniques, qui s'appuie sur les remarques des enfants mais surtout sur mes observations, mes échanges avec d'autres militants, et mes tentatives novatrices;

- le temps d'expérimentation par les enfants, une année, est trop court pour qu'ils puissent apporter des changements importants.

Durant l'année scolaire 1964-1965, je suis en stage de formation des maîtres de classes de perfectionnement, ce qui me donne du temps pour tirer des enseignements de cette première expérience et commencer la mise en place, avec Pierre Yvin, alors instituteur en classe de perfectionnement, des fondements de notre pratique autogestionnaire.

Il est à noter que le terme «autogestion» apparaît aussi cette année là, dans l'Arrêté du 12 Août 1964, concernant les «classes de perfectionnement pour débiles mentaux»³.

3 Arrêté du 12 Août 1964

Classes de perfectionnement pour débiles mentaux

II. La période correspondant aux classes de sixième et de cinquième: de douze à quatorze ans

"Les activités de socialisation visent à l'intégration au groupe, cherchent à développer le sens de la responsabilité et l'aptitude à la communication. Il y a lieu, en particulier, dans cette perspective, de prévoir l'autogestion de la coopérative, la création de conseils de classe..."

bulletin des "Amis de Freinet" n° 83

juin 2005

page 53

Avant de passer de la coopérative scolaire à l'autogestion, il me faut rétablir une vérité historique, mise à mal par Georges Lapassade, dans un article intitulé: «L'autogestion pédagogique: un dispositif de formation». ⁴ Parlant de l'expérience de Raymond Fonvieille, à Gennevilliers, après 1962, il écrit: «A Gennevilliers, l'autogestion pédagogique à l'école primaire, c'est le passage du «conseil de coopérative» au «conseil de classe». Le conseil de coopérative était, dans les techniques Freinet (et aussi pour la «Coopérative Profit», du nom de son fondateur, l'inspecteur Profit) un moment d'autogestion dans la classe, mais pour les activités «dirigées» du samedi après-midi, un peu comme dans l'entreprise l'autogestion se limitait à «l'arbre de Noël» des enfants des salariés. Avec le conseil de classe, toute la classe, disions-nous alors, devenait une «coopérative»...»

Je réfute cette analyse de Georges Lapassade. Je ne sais qui a créé la classe coopérative et le conseil de classe, mais dans mon expérience, dont le démarrage est antérieur à l'expérience de Gennevilliers, le conseil gère bien toutes les activités de la classe, devenue classe coopérative⁵. Or, pour l'organiser, je me suis principalement appuyé sur les conceptions de Freinet et les pratiques des militants de l'ICEM, particulièrement celles des classes de perfectionnement.

Freinet en 1932, définissait l'orientation à donner: «Théoriquement, si elle est comprise comme un moyen pratique, pour des enfants de s'organiser librement et de gérer leurs propres intérêts, d'améliorer même leurs conditions de travail, la coopérative n'est-elle pas entièrement recommandable et ne peut-on vraiment saluer cette initiative comme un essai pratique de réaliser l'auto-organisation des écoliers?»⁶ En 1946, il réaffirmera que «par la coopération scolaire, ce sont les enfants qui prennent en main, effectivement, l'organisation de l'activité, du travail et de la vie dans leur école. C'est cela, et cela seul qui importe.»⁷

En 1928, aux journées pédagogiques de Leipzig⁸, il affirmait déjà: «l'auto-organisation des enfants et le travail communautaire à but social sont la base de la discipline nouvelle.» Nous inscrivant dans la filiation des pédagogues libertaires et socialistes, tels Paul Robin, Francisco Ferrer, Sébastien Faure, Makarenko, Pistrak... nous ne pouvions qu'adopter nous-mêmes ce principe d'auto-organisation des élèves pour aller progressivement *vers l'autogestion*.

4 LAPASSADE G., L'autogestion pédagogique: un dispositif de formation", in *AUTOGESTIONS*, 12/13, hiver 1982-1983, PRIVAT, "Les passions pédagogiques.

5 LE GAL J., La classe coopérative en pédagogie Freinet, in *LES ACTES DE L'U.C.I.* (Université coopérative internationale), NANTES, Avril 1981.

6 FREINET, La coopération scolaire, in *L'IMPRIMERIE A L'ECOLE*, 50, Mars 1932

7 FREINET, La coopération à l'Ecole Moderne, in *L'EDUCATEUR*, 18, 15/6/45, numéro spéci

8 FREINET, La discipline parmi les écoliers, in *PEDAGOGIE PROLETARIENNE*, thèses, rapports et débats, des Journées pédagogiques de Leipzig, organisées par l'Internationale des Travailleurs de l'Enseignement, Pâques 1928, Editions de l'Internationale des Travailleurs de l'Enseignement.

Quant au «conseil de classe», c'est un concept utilisé et une pratique déjà courante chez les instituteurs de classes de perfectionnement de l'ICEM, en 1961: «Qu'on l'appelle Conseil de classe, Conseil de travail ou Conseil de coopérative, c'est un moment privilégié de la classe.», écrivaient Pierre Yvin et Georges Gaudin, dans l'introduction à la synthèse d'un échange mené, au sein de l'ICEM, entre une dizaine d'enseignants de classes de perfectionnement, dont Oury et Faligand, durant l'année scolaire 1961-1962.⁹

L'autogestion pédagogique

En 1965, je suis nommé dans une classe de perfectionnement qui accueille des enfants de 10 à 12 ans. Ils resteront dans la classe jusqu'à 14 ans. Ici la dimension «temps» nous est favorable.

Je redémarre avec les mêmes techniques qu'au cours élémentaire, mais, dès le départ, je propose un conseil de classe quotidien animé par le président de jour, en plus du conseil de coopérative hebdomadaire.

Durant les deux premières années, les enfants prennent progressivement en main, avec mon aide, la gestion des activités et des institutions, mais ne les font guère évoluer. Pourtant les capacités d'initiative, de critique, le goût de la liberté, le sens des responsabilités, se sont développés. Aussi, je décide, à la rentrée de 1967, d'être moins participant dans le groupe et, dans un premier temps, de ne répondre qu'à leur demande. C'est une situation que j'appellerai, ultérieurement, l'«autogestion obligatoire», un concept paradoxal¹⁰. Elle implique que j'accepte non plus un perfectionnement de nos démarches, techniques et outils mais une remise en cause allant jusqu'à leur abandon s'ils ne répondent plus aux besoins exprimés par les enfants. La décision appartient au groupe. Je viens, là, sans doute de franchir le seuil qui conduit de la coopérative scolaire à l'autogestion. Je vais pouvoir aussi vérifier si le tâtonnement expérimental du groupe, en autogestion, permet bien de dépasser les techniques et institutions initiales que j'avais mises en place. Il serait trop long de présenter, de façon exhaustive, toutes les remises en cause et les évolutions qui ont lieu durant cette année, qui sera marquée aussi par les manifestations de Mai 68. J'aborderai seulement, succinctement, le cas de deux institutions: le président de jour et le conseil de coopérative.¹¹

Le président de jour

Dès le jour de la rentrée, le président de jour est réinstitué par les enfants chaque matin, ils choisissent, parmi les candidats qui se proposent.

J'apporte une rupture à ce rituel, au bout de quelques jours, en ne donnant pas le signal de rentrée le matin. Les enfants attendent devant la porte:

JLG: «Que faites-vous là?»

Les enfants: «On attend!»

JLG: «Qu'attendez-vous?»

⁹ GAUDIN G., YVIN P., Coopérative et discipline de travail, (synthèse du cahier de roulement, 3, 1961-1962) 2e édition, in LA COOPERATION, *CHANTIERS dans l'enseignement spécial*, 3, 1979-1980

¹⁰ LE GAL J., Une classe Freinet au quotidien ou l'autogestion obligatoire, in *AUTOGESTIONS*, 12/13, hiver 1982-83, "les passions pédagogiques", pp 123-130

¹¹ pour plus de détails, se reporter à LE GAL J, YVIN P. *VERS L'AUTOGESTION*, document de l'ICEM, 7, (op. cit.)

Christian: «Que vous nous disiez d'entrer!»

JLG: «La règle ne dit pas que c'est à moi de faire entrer!»

Immédiatement, Josée découvre ce qui ne va pas dans le système de choix adopté par le groupe:

«Il faudrait choisir un président le soir!»

Cette proposition est reprise au conseil de classe et le président du lendemain est immédiatement choisi.

Mais quelques jours plus tard, le conseil oublie de choisir un président et le lendemain nous perdons du temps pour le lancement des activités. Je propose alors, au conseil de classe, que nous discutons du président de jour, sa fonction, son choix, les moyens de son fonctionnement... Mais nous ne disposons d'aucun temps pour cela. Guy propose d'utiliser le temps d'un entretien du matin. Nous l'appellerons «conseil extraordinaire».

Le débat nous permet d'affiner notre institution, de prendre des décisions qui seront mises en expérimentation, puis analysées. Analyses qui amèneront de nouvelles évolutions mais l'institution «responsable de jour» ne sera jamais abandonnée.

A ce moment de notre expérience, je vois mieux comment évolue notre système, selon un processus: naissance - équilibre - rupture:

RUPTURE	NAISSANCE	EQUILIBRE
Non participation du maître, le premier jour	Choix par vote du président de jour	Consolidation de ce système choix
RUPTURE	NAISSANCE	EQUILIBRE
Le maître ne fait pas l'entrée du matin	Nécessité de choisir le président le soir	Consolidation du système
RUPTURE	NAISSANCE	
Oubli de choisir un président le soir	Nécessité de trouver un système évitant les oublis: -liste alphabétique- des présidents ; - suppression du vote	

Notre processus d'évolution permanente a maintenant un outil fonctionnel: le conseil extraordinaire. Il sera réinstitué, chaque année, par les anciens, jusqu'en Juin 91, date à laquelle je quitte la classe de perfectionnement de Ragon à Rezé.

Le conseil de coopérative

Ce conseil va prendre diverses formes au cours de cette année. Pour illustrer l'attitude du groupe et la mienne, je vais décrire une séance d'analyse de cette institution, parmi d'autres: l'analyse de nos institutions et techniques est devenue une pratique habituelle.

Nous sommes en Janvier 1968. Les enfants ont programmé, pour le lundi, un conseil de coopérative. Il ne me semble plus répondre à une nécessité profondément ressentie: les propositions sont rares et le président a fort à faire pour secouer l'inertie des participants.

Je demande alors: «Désirez-vous conserver le conseil de coopérative?» Les enfants, unanimement, veulent le maintenir afin de pouvoir donner leur avis sur les activités et le fonctionnement de la classe. Je propose alors un conseil extraordinaire.

Je suis choisi pour animer ce conseil. Je demande: «A quel moment donnerons-nous notre avis?» Renée répond: «Il faudrait qu'il n'y ait plus de critiques; il faudrait qu'il y ait des félicitations. Quand les gens viennent, ils voient les critiques!» (Elles sont écrites sur le journal mural) Anita: «S'il n'y a pas de critiques, on viendra rapporter.» L'argument d'Anita emporte la décision: les critiques sont maintenues.

Gérard propose de les écrire sur un cahier. Après discussion, Annie est choisie pour tenir le cahier des critiques et pour les lire au conseil.

JLG: «Que ferons-nous au conseil?»

Françoise: «Le travail fait pendant la semaine.»

Dominique: «Faire le plan de l'autre semaine; voir ce que l'on n'a pas fait et les ateliers qui marchent.»

JLG: «Quand verrons-nous le cahier des critiques?»

Françoise: «...et l'examen des propositions?»

Gérard: «Sur le journal mural resteront les félicitations et les propositions.»

JLG: «Qui est d'accord? Douze. Quand examinerons-nous les propositions?»

Martine: «On devrait faire tous les deux jours l'examen des propositions.» Après discussion, il est décidé que le conseil aurait lieu le vendredi de 14H15 à 15H15, car les filles travaillent en atelier, avec une institutrice, de 15H30 à 16H30.

JLG: «Qui présidera le conseil de coopérative? Ce ne sera jamais moi.»

Le premier trimestre, les enfants avaient décidé de choisir Dominique comme président unique, car il leur paraissait seul capable de donner la parole. Il est à remarquer, qu'en 1965, ils étaient 14 à vouloir présider: cette décision est la conséquence de la prise de conscience des difficultés d'animation du conseil.

Guy demande qu'il y ait deux présidents, afin de pouvoir se remplacer en cas d'empêchement.

Martine: «Il faut prendre ceux qui n'ont jamais été président.»

Renée: «Non; chacun son tour.»

Guy: «Ceux qui ne président pas bien sont enlevés.»

Après discussion, six candidats sont retenus.

Le conseil ne sera jamais remis en cause: il est une des pièces maîtresses de notre pratique autogestionnaire avec le conseil de classe quotidien et le président de jour. Mais il continuera à évoluer dans son organisation et son animation. A travers de multiples tâtonnements, nous continuerons à chercher, la structure qui permette le mieux à chacun, de présenter ses propositions et de donner son point de vue dans les discussions, au groupe, de prendre des décisions et de veiller à leur application.

En mai 1968, avant la grève, nous discutons chaque jour des événements. Les enfants prennent alors fortement conscience qu'ils détiennent un pouvoir de se gérer, qui est proche de celui que réclament les étudiants.

Ces trois années de recherche m'ont amené à cerner une partie du problème posé par l'évolution du groupe enfants-maître vers l'autogestion, autour de quatre points que nous retrouvons tant pour les activités que pour les institutions de la collectivité: *proposer, discuter, décider, appliquer*.

Proposer **Qui** propose des activités et des institutions?

- le maître? (structure directive)
- les élèves? (structure non directive)
- le maître et les élèves? (structure démocratique avec le maître-participant)

Comment?

- oralement?
- par écrit, (journal mural, cahier spécial de propositions, etc.)

Quand?

- au moment du conseil?
- à tout moment?

Discuter **Qui** discute?

- les élèves seuls?
- le maître et les élèves?

Quand?

- chaque jour? A quel moment de la journée (le matin, le soir)?
- chaque semaine? A quel moment de la semaine?

Comment ?

- quelle sera la structure de la réunion?
- qui présidera? le maître? un élève?
- qui choisira le président (et comment)?
- quel sera le rôle du maître? participant au même titre que chaque élève? non participant? animateur? président?

Décider **Qui?**

- le maître? (structure directive et autoritaire)
- les enfants seuls? (structure non directive)
- le groupe enfants-maître? (structure démocratique avec le maître comme membre du groupe coopératif)

Comment?

- par vote?
- à l'unanimité?
- à la majorité (laquelle)?
- à mains levées?
- à bulletin secret

Appliquer **Qui ?**

- le maître?
- les enfants seuls?
- le président de jour ?
- un responsable d'activité?

Comment?

- sanctions pour ceux qui ne respectent pas les décisions? punitions? réparations?
- récompenses?
- ni punitions, ni récompenses?
- qui prend les décisions de sanctions éventuelles?
- le maître?
- le président de jour?
- le conseil?

En Mai 1968, je présente aux 150 enseignants de l'assemblée générale du comité de grève autogéré des enseignants de Rezé, notre pratique autogestionnaire et mon analyse. Mon schéma «proposer-discuter-décider-appliquer» servira d'ailleurs de grille d'analyse de notre organisation. Je suis mandaté, par la «commission éducation» pour aller présenter notre expérience dans les usines en grève. Et, au moment des élections, je présente l'autogestion à l'école dans un meeting, où sont développées les dimensions politiques, sociales et économiques. J'affirme avec force qu'«il n'y aura pas de socialisme autogestionnaire sans une éducation autogestionnaire et c'est dès aujourd'hui qu'à l'école, dans la famille, dans les centres pour enfants, dans les maisons de jeunes, que nous devons commencer»¹². La classe doit être la maison des enfants. Ils doivent pouvoir y exercer droits et libertés car «liberté d'expression et liberté d'information, droit de création, libre disposition des outils, sont les points d'appui d'une éducation qui permet à l'enfant de marcher vers son autonomie au sein d'une collectivité en marche elle-même *vers l'autogestion*...»¹⁵

Après mai 1968, les pratiques pédagogiques autogestionnaires, au sein de l'ICEM, vont fortement se développer. Des «chantiers autogestion» sont créés et des débats, souvent passionnés, ont lieu, jusque dans les années 1980. Mais malgré la permanence des pratiques et des réflexions, le mouvement Freinet, dans son ensemble, n'a jamais intégré l'autogestion comme un principe fondamental. L'expérience autogestionnaire est demeurée le fait des militants les plus engagés dans la mise en place d'une éducation sociale et politique. De nombreux écrits témoignent de ces échanges.¹³ On y aborde des aspects théoriques et pratiques: pouvoir, non directivité, stratégie éducative et part du maître, âge des enfants, apprentissages, institutions, lois... Pour ma part, avec le *club Freinet* de Loire Atlantique, j'opte pour une formation à l'autogestion, à partir d'hypothèses nées de nos observations: «Pour qu'un enfant puisse participer à une expérience d'autogestion, il doit être capable de s'exprimer au sein d'un groupe; de faire des propositions claires et d'explicitier leurs implications; de participer aux débats, donc de suivre le fil du discours, de donner son avis; de faire un choix conscient; d'analyser une situation globale; d'animer un conseil; de respecter les décisions collectives; de se souvenir des activités.»¹⁴.

12 LE GAL J., La dernière étape de l'école bourgeoise, VERS L'AUTOGESTION, *L'EDUCATEUR*, 2, 1 octobre 1973.

13 Bibliographie succincte:

. YVIN P., L'autogestion à l'école, une utopie ?, in *L'EDUCATEUR*, 4, 1970

. LE GAL J. YVIN P. et al, VERS L'AUTOGESTION, (op. cit.)

. DION M., L'autogestion chez les petits, in *L'EDUCATEUR*, 15.10.73

. LE GAL J., Organisation et mémoire des activités dans une expérience d'autogestion, a (op. cit.)

. CHASSANNE J., Vers l'autogestion, in dossier pédagogique de *L'EDUCATEUR*, 7, 10.01.77, 16p et 8. 30.01.77

14 LE GAL J., Mémoire des activités dans une expérience d'autogestion, *L'EDUCATEUR*, 14-15, avril 75

Avec l'accord du conseil de coopérative, des stagiaires du centre de formation au C.A.E.I. de Nantes, participent à notre expérience¹⁵. Avec les enfants, je mets aussi en place une recherche sur la mémoire des activités¹⁶ de 1973 à 1976. Nous y mettrons au point des outils nouveaux pour l'organisation des «activités à décision personnelle» et des «activités à décision collective».

L'expérience militante de coopérative scolaire et d'autogestion, ne pouvait que m'amener à agir pour la promotion des *droits de l'enfant* et l'exercice du *droit de participation*.

De l'autogestion au droit de participation

Notre Mouvement par sa philosophie de l'éducation et par ses pratiques de libre expression, d'auto-organisation et de pouvoir collectif et individuel des enfants sur leurs apprentissages et leur vie, témoignait de son attachement aux *droits de l'enfant*. Mais il se devait d'aller plus loin. Aussi, à son congrès de Nantes, en 1957, il adopte une «Charte de l'enfant» en 16 articles, qui est transmise aux Nations Unies. L'article 15 est significatif de notre conception constante:

«Les enfants ont le droit de s'organiser démocratiquement pour le respect de leurs droits et la défense de leurs intérêts.»

En 1983, à son congrès de Nanterre, l'ICEM organise un «colloque sur les droits et les pouvoirs des enfants et des adolescents». animateur de la commission «les enfants, acteurs institutionnels», je demande un statut légal pour la classe coopérative, «fondé sur les droits de l'enfant-citoyen et ceux d'un éducateur responsable». J'ai d'ailleurs fait parvenir, en 1982, à la demande de notre comité directeur, un rapport à Alain SAVARY, ministre de l'Education nationale, sur l'éducation à la démocratie: *«l'expérience des classes coopératives témoigne que les enfants peuvent être les acteurs responsables de leur vie scolaire lorsque le droit et les moyens leur en sont donnés. Une véritable classe coopérative doit être, pour les enfants et les éducateurs, le champ expérimental de l'éducation à la démocratie. Ils auront ensemble à autogérer les activités, l'organisation et les institutions...»*

Je demande la reconnaissance de «l'enfant-citoyen»... Demande restée sans réponse... Aussi, c'est avec joie, que je salue l'adoption de la *convention internationale des droits de l'enfant*, le 20 novembre 1989, et que je m'engage pleinement dans sa mise en oeuvre¹⁷, appuyé par l'ICEM qui m'en confie la responsabilité. Désormais, l'enfant est une personne à part entière dont la dignité doit être respectée. Il peut prétendre à l'exercice des libertés d'expression, d'association, de pensée, de religion et au droit au respect de sa vie privée.

15 DAVID Claudette, LE PICAUT Maryse, *VERS L'AUTOGESTION, LES LOIS*, 1975-1976, 79p, mémoire au centre CAEI de Nantes

LERMITE Jean Louis, *LES LOIS DE LA CLASSE COOPERATIVE EN PEDAGOGIE FREINET ET L'AUTONOMIE DE L'ENFANT*, 1983, 124p, mémoire au centre CAEI de Nantes

16 LE GAL J. Organisation et mémoire des activités dans une expérience d'autogestion, 1976, 131p, (op. cit.)

17 LE GAL J., La Convention des Nations unies sur les droits de l'enfant, documents du *NOUVEL EDUCATEUR*, 213, 16/2/90, 24p

LE GAL J. Mise en oeuvre, à l'école, de la Convention des Nations unies sur les droits des enfants, documents du *NOUVEL EDUCATEUR*, 220, 23/11/90

Il peut prendre la parole, seul et avec les autres, sur les affaires qui le concernent et participer aux décisions.¹⁸

L'école ne pourra plus ignorer longtemps, dans son organisation et ses pratiques, les libertés de l'enfant. Elle devra même les lui apprendre et l'aider à exercer sa nouvelle citoyenneté.

Notre expérience autogestionnaire nous permet aujourd'hui de montrer que l'exercice par les enfants d'un véritable *droit de participation* est possible¹⁹ et d'y former les enseignants²⁰: «*pour pouvoir accompagner les enfants dans leurs tâtonnements sociaux, dans leur processus d'autonomisation, pour savoir poser les limites nécessaires à leur sécurité affective et juridique, pour aider efficacement à la création d'instances collectives de décision et de régulation, il nous semble nécessaire que les stagiaires puissent vivre eux-mêmes l'expérience qui sera celle des enfants, au cours de leur formation.*»²¹

Ainsi, fondée sur les mêmes principes et les mêmes valeurs, de l'éducation coopérative et autogestionnaire aux droits de l'enfant, mon action militante continue ²⁴.

Jean Le Gal

18 Art 12 de la Convention: «*Les Etats parties garantissent à l'enfant qui est capable de discernement le droit d'exprimer librement son opinion sur toute question l'intéressant, les opinions de l'enfant étant dûment prises en considération eu égard à son âge et à son degré de maturité.*»

19 LE GAL J., Participation et citoyenneté à l'école, *Journal du droit des jeunes*, 140, Décembre 94 et 142, Février 95, 15p

20 LE GAL J., Participation dans un stage de formation d'enseignants: vivre la participation pour mieux l'enseigner, in *Citoyenneté et participation des enfants et des jeunes*, numéro spécial de *Réussir-action*, 2, 1995, Francas

21 LE GAL J., *De l'éducation coopérative et autogestionnaire aux droits de l'enfant*, 1960-1995, 330 p., document inédit qui rassemble mes principaux écrits.

Psychothérapie et Pédagogie institutionnelles: les invariants vers une pratique de l'institutionnel

par Jacques Pain

«L'école pouvait-elle survivre à la pédagogie.
Elle meurt debout, dans sa coquille, comme les escargots.» Fernand Oury

Lorsque j'ai soutenu ma thèse en 1979, à Paris X – Nanterre, ma première thèse, qui tout comme la deuxième (1993), portait sur le questionnement et l'approfondissement de la Pédagogie Institutionnelle et de ce que j'en avais appris, je pensais déjà que nous avions là, je l'ai dit par la suite – c'est d'ailleurs l'intitulé de notre édition – une matrice des pratiques, matrice de formation et de recherches dans la pratique, qui autorisait les meilleurs espoirs, et en particulier révolutionnait – je reprends un terme employé par Fernand Oury dans un texte, également retenu d'ailleurs par Daniel Hameline – les pratiques pédagogiques. Car la pédagogie institutionnelle, c'est, nous dit tranquillement Fernand Oury «une science pédagogique en train de se faire».

Dans le sens où il s'agit, au vingt-et-unième siècle, et nous en avons à peine ouvert le champ, de tenir compte et d'intégrer le meilleur des Sciences humaines, le meilleur des «techniques de vie», que nous appellerons, en hommage à Freinet et à Ferrer, «modernes», dans le travail en institution, que nous soyons dans une institution de soins, une institution sociale, une institution scolaire, pour simplifier. En effet, j'ai toujours été en résonance avec l'affirmation forte de Jean Oury, que j'ai entonnée souvent depuis les années 1968: «La pédagogie, la psychothérapie, l'analyse institutionnelle – ce que j'ai appelé en 1979 la «pratique de l'institutionnel» – c'est, en allant au plus court, la même chose». Tout cela participe de la même orientation, de la même attitude, des mêmes options.

C'est une évidence pour quelques-uns d'entre nous, qui, pour autant, n'est pas assurée d'être entendue par les autres. Je me souviens, à l'occasion de cette première thèse, de mon directeur de thèse, Gilles Ferry, quelqu'un de hautement estimable, par qui d'ailleurs j'ai lu le premier livre *Vers une pédagogie institutionnelle*, arrivant de l'étranger, à Nanterre, en 1966. Gilles Ferry – c'était un de ses principaux points d'achoppement avec ce que je pouvais écrire dans cette thèse – me disait: «La psychothérapie, la pédagogie, ce n'est pas la même chose. La distinction – c'est moi qui emploie le terme en reprenant Jean Oury – portant sur la définition professionnelle de l'institution.». C'est vrai qu'un hôpital n'est pas totalement identique à une école, un centre de formation d'éducateurs, ou un foyer d'accueil d'urgence de jeunes délinquants, ou encore un hôpital de jour, ou un service de nuit pour les personnes agressées dans la rue. Ce n'est pas tout à fait la même chose, mais c'est un distinguo qu'il ne faut introduire qu'après le travail de base, et ce travail de base porte sur l'institution. Ce qu'il y a de puissant dans cet institutionnel-là, c'est qu'il tient du transversal, de la «traversière», comme dirait Ardoino, de l'abduction, du transfert. C'est cette démarche de «contre-penseur», que nous avons à développer au travers du système social. Car le système social ne fait que faire et défaire ces institutions. L'homme est effectivement le spécialiste de l'institutionnel, tout autant de sa construction que de sa déconstruction, de son déni, de son oubli, ou de son exclusion.

C'est aussi un hommage à Freinet, puisque j'ai appelé cela «les invariants», en référence à un texte de Freinet: *Les invariants pédagogiques. Code pratique d'école moderne* (Bibliothèque de l'école moderne, n°25, 1964), que l'on peut trouver sur Internet.

Ces invariants ont marqué le mouvement Freinet, et ont marqué aussi la Pédagogie Institutionnelle.

«Freinet parle. Le paysan méditerranéen s'adresse à des camarades. Techniques de travail, principes pédagogiques, philosophie de l'enfance, hypothèses psychologiques, jugements de valeur, opinions très personnelles, s'expriment sous forme d'images, de paraboles, de métaphores, enchevêtrées, superposées, comme dans l'action quotidienne de l'éducateur», écrit Fernand Oury.

J'étais avec «Les amis de Freinet», à Préfailles, en Loire-Atlantique, en octobre. Nous avons eu des discussions autour de la Pédagogie Institutionnelle, du rapport de la Pédagogie Institutionnelle à la Pédagogie Freinet. Vous connaissez tous la discussion: PFPI ou PFTI? (Pédagogie Freinet / Pédagogie Institutionnelle, ou Pédagogie Freinet / Techniques Institutionnelles).

D'une part, ce qui était avancé par nous: TP/FI – je dis «nous» parce que je m'y reconnais: le mouvement, le réseau, de Pédagogie institutionnelle, dans toute son ampleur –, et d'autre part, les amis de Freinet, par Jean Le Gal, Pierre Yvin, Paul Le Bohec, Guy Goupil... tous ces gens d'ailleurs restés encore aujourd'hui militants. Je dois dire que j'ai été très ému de reparler de Fernand Oury, de la Pédagogie Institutionnelle, avec eux, toute une soirée, en Loire-Atlantique.

Je ne porte jamais de drapeau, mais j'avais avec moi les centaines de rencontres, de stages, de regroupements, Aïda Vasquez, Catherine Pochet, René Laffitte, Maurice Marteau, Jean-Louis Maudrin, Jean-Claude Colson, Patrick Geffard, Michel Exertier, Philippe Jubin, l'école de La Neuville et Fabienne d'Ortoli, Michel Amram, l'école de l'API, et Gladys Caballo, Jean-Paul Verhaegen, les Pistes de la CGE Bruxelloise. Vous connaissez Genèse de la coopérative, TFPI Provence, le PIG, le CEPI? Et les clandestins de l'institution, disséminés sur la planète? Notre édition - Matrice (1984), fondée par Christine Vander Borgh, Daniel David, Jacques Pain, a un invariant de lecteurs de l'institutionnel qui se chiffre entre 2000 et 3000 personnes. Il y a du réseau!

Fernand Oury aussi aimait bien les invariants. Les invariants, c'est cette idée de matrice, de transversalité, et bien-sûr la clé ce sera la «transposition».

Les invariants pédagogiques? On peut faire sauter le mot pédagogique, et nous aurons quelque chose qui a aussi fasciné, et fondateurs et théoriciens de l'Institutionnel, cette idée du travail d'un certain nombre de facteurs, de données, qui pourraient d'ailleurs se mettre en semblant d'équation. J'ai tenté moi aussi des petites choses simples: par exemple

Pratique de l'institutionnel = méthodes actives x F (I) -fonction (du type) de l'institution.

En fonction de l'institution il y a du spécifique, mais les méthodes actives, les techniques et pratiques de vie, restent, en travers.

Mais avant et avec les méthodes actives, c'est ce qu'on trouve dans les invariants de Freinet, il y a ces considérations fondamentales, on pourrait dire aujourd'hui «éthiques», qui touchent à l'homme, l'humanité, l'être humain. Des invariants humains.

La nature et les réactions humaines

Je paraphrase et je déplace des «entrées» dans notre champ, à partir de tout ce qui se dit dans le texte de Freinet.

Le point de départ est principiel, princeps: la nature et les réactions humaines. On part de plusieurs «fondamentaux».

La nature humaine est sociale

Dans ces premiers invariants, on va avoir un postulat qui fonde la nature humaine et qui fait que la nature humaine est entendue comme sociétale, on va dire sociétale plutôt que sociale. Je sais que Jean Oury n'aime pas le terme. Pour aller sur l'essentiel – on pourrait remonter à Marx et à la sixième thèse sur Feuerbach, en disant une chose évidente, reprise autrement par Wallon, dans la construction de la conscience chez l'enfant, on pourrait encore la retrouver chez Lacan – qu'on le veuille ou non, et au sens étymologique, *la construction de la personne humaine est intimement politique*, disons pour jouer «polis-éthique».

Plus étymologiquement, l'essence de l'un est dans l'autre, disait Wallon. L'essence de l'un et l'autre participe de la fondation de la conscience et de l'inconscient. L'un sans l'autre donne ce que l'on sait: Penser est impossible, ou mortel.

Ce premier point, qui traverse nos pratiques, nos interventions, nos formations, nos recherches, on peut l'entendre, en remontant au niveau essentiel, comme «Attention, être humain!». Ça peut s'écrire au tableau, dans un hôpital, comme dans un règlement intérieur d'école primaire, secondaire, de collège, de lycée, d'université, ou ailleurs, jusque dans nos rencontres ordinaires: «Attention, être humain!».

La précarité

Deuxième invariant: la précarité de l'existence humaine est quelque chose qui mérite attention, et qui mérite, au sens large, sociétal, quotidien, du «soin»: il faut en prendre soin. Cette dimension de précarité, qui rejoint la dimension heideggerienne de l'être là, dans l'a priori de la déréliction, du surgissement gratuit, presque gratuit, de l'être humain, qui n'est pas encore inscrit dans l'ordre du collectif, qui nous renvoie à cette solitude extraordinaire qui prépare la mort. Il est clair que la précarité est une constante. La précarité, au sens positif du terme. C'est-à-dire qu'il y a toujours de l'arbitraire dans les choses à construire. La précarité, paradoxalement, est construite, ça se tient, ça tombe, ça se détruit, ça se défait. *Les pratiques humaines sont essentiellement précaires.*

C'est l'idée des GET, pour Fernand Oury. C'est l'idée qu'un champignon – puisqu'on les appelait les champignons ces groupes – ça meurt, mais il reste du mycélium, tout un underground de racines souterraines, de points d'implosion, de radicelles en sommeil. C'est là-dessus que, suivant les saisons, les époques, l'éclairage, le soleil, l'humidité, suivant la conjoncture et la place des autres, s'épanouit l'être humain. Mais avant d'être embarqué dans cette culture du collectif, il faut déjà que cet environnement, ces entours, le permettent.

La parole fait la différence

Troisième invariant. Le parlêtre – et là nous n'allons pas mélanger la parole pleine et la parole vide – la parole tient de l'essentiel puisqu'elle va être la première grande aparté post-animale, la première prise de partie, de l'être humain dans ses relations, dans sa relation de tous les jours. C'est dans la parole, dans cet espace intermédiaire, dans cette construction linguistique, dans cette construction de la langue, tout simplement, que se joue l'essentiel de ce qui serait, sinon, de la confrontation mimétique périgestuelle, ou métaphorique. *La parole est essentielle à l'institution.*

La parole est donc ce qui va être le vecteur du travail de l'institutionnel dans l'ensemble des institutions qui nous occupe, des travaux qui nous occupent, dans l'ensemble de la vie quotidienne. Faire de la parole. Faire de la parole, c'est aussi bien, comme le disait Richard Hellbrunn, mettre en mots, et mettre des mots à la place des coups. Ça veut dire qu'on va permettre des conflits, qu'on va travailler le conflit. Les conflits seront dans l'organisation générale du quotidien, quelque chose que non seulement on n'évitera pas, mais quelque chose qu'on pourra penser, organiser, prévoir. Quelque chose aussi qui permettra de ramener la violence à sa métabolisation par des mots et des cadres, des lieux pour mots. C'est-à-dire que la violence est là, essentiellement, passée et «moulignée» par ces structures de parole, mais dans cette gestalt, ces entours, ces architectonies fines, qui stabilisent les relations humaines, sociétales. Le conflit fixe la violence dans la parole, dans la grammaire et la syntaxe.

Le milieu

Quatrième invariant. C'est ce que Fernand Oury dit dans le film tourné par Philippe Mérieux, ce qui est repris du film créé avec l'École de La Neuville, tous ces films «Pistes» qu'il faut revoir – l'École de La Neuville en est à son troisième – il est très important de suivre ça, d'ouvrir toute cette mémoire, toutes ces traces. Fernand Oury dit, reprenant Makarenko, y compris à l'envers d'une pédagogie institutionnelle – Fernand Oury n'a jamais dit qu'il était marxiste, mais on pourrait dire que c'est quelque chose qui tient de ce que Marx représente au moment où il intervient, marxien, disent certains aujourd'hui – quelque chose de marxien c'est-à-dire quelque chose qu'on dirait d'une manière très simple: c'est le milieu qui construit les symptômes, et qui fait ce qui tient de l'être humain. En somme, qui supporte, qui soutient l'être humain dans la difficulté de ses relations, de ce dialogue avec l'autre et les autres, qui inévitablement renvoie à l'essentiel de sa nature, et en même temps à ce détournement qu'il est contraint d'opérer pour réaliser ce qui tient de sa fonction «mondaine», disait Heidegger, ici-bas. Ici-bas, je ne vois pas très bien ce qu'il y aurait d'autre que ici, tout court.

En fait, cet invariant, véritable concept qu'est le milieu, qui justifie et fonde l'asepsie, chère à Jean Oury, à François Tosquelles, à tous les institutionnalistes, c'est ce travail de nettoyage qui permet de voir clairement les choses avant de commencer à travailler, ou en commençant à travailler. Je pense par exemple à l'informatique, en ce qui concerne les ordinateurs, à ce travail qu'il faut faire, de réparation, pour reconnecter tous les circuits et être au plus clair de ce qu'on est en train de gérer, avant de commencer à s'y mettre, ou, régulièrement, pendant qu'on s'y met.

Le milieu, c'est une hypothèse forte, un invariant fort. Le milieu maintient du génétique, ou soutient du génétique, infléchit, produit ce qui fait du génétique, a posteriori.

Je vais résumer cette première partie sur la nature et les réactions humaines dans ces deux aphorismes: Quoiqu'il en soit, et où que vous soyez, la première attitude, épistémologiquement humaine, consiste à *soigner le milieu*. La deuxième attitude épistémologiquement humaine consiste alors, et seulement alors – en co-action, nous dit Moreno, en co-conseil, dirait Tosquelles plus tard – à intervenir. *Intervenir, mais sous condition humaine*. Sous condition, c'est-à-dire en lien avec cet environnement, ces entours – environnement au sens de l'école écologique nord-américaine, qui pense que les facteurs d'environnement, au sens y compris psychique du terme – sont des vecteurs de violence ou de maltraitements, ou, comme on dit maintenant, de bien-traitements.

À ce niveau-là, on va retrouver la distinction de Jean Oury. On va travailler sur le milieu pour prévenir ces collapsus de la sociabilité, qui sont l'ordinaire des sociétés violentes que sont les nôtres, particulièrement ces sociétés de la mondialisation, en pleine déstructuration et restructuration trans-traditionnelles, et on va pouvoir se mettre à soigner la transcendance, y compris les maladies de la transcendance, ou l'inscription dans la transcendance des maladies naturelles – je fais exprès de jouer sur les mots – et c'est à partir de là qu'on va pouvoir changer de feuille, dans l'exploration des mille-feuilles de l'inconscient que nous sommes aussi.

Il est vrai que cette démarche est plus que d'actualité puisque, entre l'horreur économique et la destruction du symbolique de plus en plus assumées, revendiquées, et installées d'une manière arrogante par les politiques mais aussi par les professionnels, il est clair que nous avons là la constitution d'un clan de résistance, de résilience, centré sur les sciences humaines, et qu'il n'y a pas lieu d'en démordre..

Les ingénieurs n'ont leur place que dans et avec les sciences humaines.

Les techniques d'humanisation

On rentre là dans une autre série d'invariants qui est assez évidente, en particulier on va retrouver trois grands termes, qui sont la constante des stages de Pédagogie institutionnelle. Sans difficulté, on va pouvoir les emboîter. C'est un peu comme l'usage de l'informatique et des ordinateurs, les uns s'emboîtent dans les autres. Les uns et les autres s'emboîtent dans la construction d'un modèle qui se rapproche de plus en plus de l'humain, mais qui ne parvient jamais bien-sûr à coïncider avec lui...

Les médiations

Cinquième invariant. J'entends par là ce que justement Freinet appelait «les techniques». Il insistait beaucoup sur la notion de techniques. Fernand Oury aussi le rappelait souvent. Il s'agit de techniques, mais ces techniques bien entendu sont des techniques de médiation, de construction de la médiation, ce sont *des techniques qui sont en elles-mêmes des médiations à dimensions psychiques*.

Prenons le journal – c'est quelque chose qui m'a beaucoup passionné. J'ai animé des journaux de groupes, jusqu'à des journaux interdépartementaux, dans ma jeunesse mâconnaise et nivernaise, par exemple en terminale. J'ai amené d'autres journaux à devenir des micro-revues, puis des revues. J'ai poussé un certain nombre de ces supports fantasmatiques à devenir, pour moi et pour d'autres, de grandes médiations dans l'apprentissage, dans le rapport par exemple à l'époque aux écoles, à l'école, et au travail.

La classe, entendons l'institution, coopérative, elle vit de ces techniques de vie, de journaux quotidiens, de correspondances, de textes libres, d'enquêtes, de voyages et d'échanges, elle noue dans l'activité quotidienne l'expression individuelle à la socialisation, par le collectif. L'imprimerie, c'est une fonction mathématique d'échange. Nous réunissons avec Fernand Oury et tous ces instituteurs de l'institutionnel trois intentions: l'intention politique (la coopération c'est la vie elle-même), l'intention analytique (l'analyse interne en commun), l'intention scientifique («piller» le meilleur des sciences humaines, disait Henri et Odette Bassis). Quel service dit social prétendrait s'en passer?

C'est la question de Freinet, faire du «vrai travail». Enrichir le milieu, c'est faire du milieu une instance de médiations, c'est-à-dire un jeu, un enjeux de lieux, d'espace et de temps, de lieux au sens psychique, dans lesquels on puisse circuler, dans lesquels les groupes puissent se retrouver, bouger, se recombinaison, faire autre chose. À l'école, à l'hôpital, dans un foyer d'accueil d'urgence, dans un hall de gare. On a travaillé là-dessus à propos des questions de violence, dans les services d'accueil par exemple d'une organisation d'un service de tutelle. Dans un service de tutelle, vous avez les mêmes problématiques institutionnelles: À propos de quoi se retrouve-t-on? Qu'est-ce qu'on se dit? Qu'est-ce qui noue la relation? Qu'est-ce qui noue les rapports humains? C'est la généralisation de l'asepsie. De l'asepsie à l'esthétique. En fait, on est dans ce que Ginette Michaud appelle «les espaces métonymiques». Plus c'est compliqué, plus c'est violent, plus c'est difficile, plus la relation est problématique, plus la métonymie permet, autorise la parole. La parole reste indirecte. Elle est diagonale. Jean Oury l'a souvent décrite, située comme telle. Nous sommes dans la diagonale de la parole pleine, qui, comme ça, l'air de rien, dépose. C'est presque un haïku zen. Dépose et se pose dans une discussion, autour d'une fleur, autour d'un pot de fleurs coupées, arrangées du matin, dans le hall d'un service d'accueil, avec la couleur des murs ou les couleurs d'une toile, qui est en face de l'entrée, et qui marque fortement le lieu. C'est quelque chose qui va autoriser la construction de ces espaces métonymiques, de ces grandes dimensions proxémiques, où est retenue un instant l'agression, l'agressivité, peut-être la psychose, et où, de sujet à sujet, on va s'offrir des mots. Le premier grand invariant c'est celui-là: Faire de la médiation, apprendre la médiation, les techniques, beaucoup de techniques, et y passer sa vie.

«C'est peut-être là, la caractéristique de la pédagogie institutionnelle: tendre à remplacer l'action permanente et l'intervention du maître par un système d'activités, de médiations diverses, d'institutions, qui assure d'une façon continue l'obligation et la réciprocité des échanges, dans et hors du groupe» (Fernand Oury).

Nous regardions des souffleurs de verre à Sars Poterie, il y a quelques années, avec nos amis, ces prodigieuses sculptures de verre faites par des artistes qui connaissent bien leurs techniques. Là, on a quelque chose de nodal. C'est ça la vitalité, faire du café par exemple une création quotidienne, où faire de la cuisine une culture, où simplement faire des premiers mots du matin, de la vie quotidienne, une cérémonie de l'entrée dans la vie.

L'organisation

Sixième invariant. Dans l'institutionnel, on est très organisé! – c'est affolant pour d'autres, souvent – très dans l'organisation, l'organisation quasi-trotskyiste, mais sans les partis qui vont avec. Une organisation quasi-trotskyiste, mais sans ce psychique maniaque du terme, complètement revue par la psychanalyse, ou revue par La Borde en particulier, par Jean Oury, Tosquelles, Torrubia, ou Guattari. *L'organisation tient l'appareil mental.*

Je pense à ces articles remarquables sur la grille et la fonction de la grille, qui avaient été faits à La Borde par Félix Guattari. La grille, c'est un mot qui frappe. La grille, c'est qu'il faut s'y faire pour s'en défaire. C'est qu'il faut la faire pour la défaire aussi, il faut y être pour pouvoir savoir de quel côté des barreaux on se situe. Là aussi, c'est encore de l'ordre du haïku zen. Sartre le disait déjà. Après tout, aucune grille n'emprisonne. Les grilles libèrent.

L'organisation c'est de l'ordre de la structure du moindre geste. Évidemment, cela peut devenir de l'obsessionnel, de la paranoïa, quelque chose qui gêne l'un et l'autre. Donc, il ne faut jamais oublier là-dedans, comme le disait Félix Guattari, de maintenir quelque chose de l'ordre de la fonction analytique et militante, et joindre les deux: analytique et militante, ce qui permet de se distancier, et de se décoller des affects. Et il va dire, de régler un peu mieux ce que l'on va appeler les coefficients de transversalité. Ouvrir les oeillères. Je pense à ce que j'ai nommé le coefficient angoisse-émotion, qui est à lui seul un multiplicateur ou un grand diviseur du travail en institution, et du vécu personnel en institution.

L'organisation, chez Freinet, est très forte, puissante. C'est ce que nous a appris l'héritage marxiste, matérialiste, on dira même empiriocriticiste. C'est l'organisation qui va compter. Mais, attention! si on n'a pas oublié le premier invariant: «Attention, être humain!».

Là, nous touchons à un autre invariant des rapports sociaux: la relation.

La relation et les rapports sociaux

Septième invariant. On va distinguer les rapports sociaux, au sens de la culture politique qui est la mienne. Les rapports sociaux, ce sont des rapports d'entours, d'environnement, essentiels, de construction dans l'histoire, qui fondent les uns et les autres, qui fondent et spécifient cette force de la famille Oury par exemple. Cette force, la tienne, la mienne, la vôtre, la nôtre, tout ce mécanisme épistémologique. Ce sont ces rapports sociaux qui vont fonder la relation, la qualité de la relation *C'est la qualité des rapports sociaux dans la relation qui va faire la rencontre.* Comme dit Jean Oury: «La violence c'est une rencontre ratée». Pour prévenir la violence, il y va de la construction de ces rencontres, d'espaces de rencontre, de rencontres bien construites. C'est cet aménagement très fin des lieux qui fait que la relation peut s'épanouir avec une certaine qualité dans les rapports sociaux, qui ne sont pas nécessairement de grand confort, mais qui sont dans une éthique de bien-traitance, de respect, et de d'empathie trans-subjective, d'empathie avec la subjectivité des uns ou des autres. C'est là qu'intervient la mise entre parenthèses des intentions normatives – je pense à un texte de Tosquelles: faut-il avoir l'intention de guérir? de soigner? d'apprendre à l'autre? Je ne crois pas, aujourd'hui. On voit ça dans le zen, à propos de la notion de vide. C'est dans cette construction mentale du vide, qui n'est pas le contraire du plein, qu'il va y avoir de la tuché, du contact, et surtout des possibles, sans intention pour l'autre, ou à la place de l'autre. C'est une clé: une relation sans intention, ça ouvre la dimension de l'accueil de l'autre.

La Pratique est une Formation à la Recherche

Le sujet dans ses maisons

Huitième invariant. J'aime bien reprendre un terme de Jacques Lévine et le transposer: *Les institutions sont nos maisons*, dans tous les sens du terme. Les institutions sont nos maisons, je conçois le sujet comme ça, c'est un peu comme ça que je vis, dans des maisons. J'ai des maisons, des endroits. Comme je circule pas mal, j'ai quelques lieux un peu à moi, avec d'autres. En particulier, j'ai mon lieu à Paris, mon lieu ici, dans le Nord-Pas-de-Calais, à côté de Bavay, avec Christine Vander Borcht. Le sujet est dans ses maisons.

L'inconscient, c'est le concept de maison. La maison, au sens générique. L'inconscient, c'est la maison secrète. Vous imaginez tout ce qu'on met là-dedans. On ne sait même plus où sont nos dossiers. Je cherchais un projet de livre bien avancé l'autre jour, je ne sais même pas ce qu'il est devenu. Je ne sais pas s'il est en haut, en bas, à quel endroit. Mais le sujet est à la fois dans tous ses états, à tous les étages, il est dans toutes ses maisons. Le sujet et l'institution sont à penser comme une maison. Le sujet et l'institution vivent dans les mêmes maisons.

Cadres et métacadres internes

Neuvième invariant. La formation de la personnalité, c'est une aventure historique. Peut-être en est-on seulement au début. Je lisais une recherche récente, américaine, sur la neurobiologie. Passionnante. Ils commencent à tenir compte de ce qu'on a trouvé, nous, en Europe, et en France en particulier, de la psychanalyse. C'est comme la maison, c'est une question d'étages, mais c'est plus complexe. Pratiquer sa vie, c'est comme pratiquer l'institution. D'ailleurs, ça peut et ça doit faire une seule et même chose. C'est dans la pensée d'un cadre et d'un métacadre internes. Le terme de métacadre est employé par plusieurs psychanalystes ou psychothérapeutes. *L'institution, c'est un métacadre*, mental bien-sûr. Toute personnalité est ainsi repérée, construite, cadrée, par le milieu, l'environnement, et métacadrée par toutes ces traces, ces couches, ces complexités, qui font le mille-feuilles, et qui peuvent rester finalement des mille-feuilles, d'une certaine façon. Mais c'est encore comme dans les ordinateurs. Vous passez du mille-feuilles à, d'un seul coup, un descriptif organisé des icônes, et vous suscitez les liens systémiques qu'ils ont entre eux.

L'idée c'est que la pratique est inséparable de la formation et de la recherche. C'est chez Freinet, chez d'autres institutionnalistes, chez Fernand Oury, dans la psychothérapie institutionnelle.

C'est l'arrivée à La Borde, au début, en 1953, de ces instituteurs qui viennent montrer et «faire de» l'imprimerie. Déjà en 1947, à Saint-Alban, Jean Oury greffait de l'imprimerie. Cette démarche où, sous prétexte de technicité, on est dans la grande organisation des rapports sociaux et des relations humaines. Nous en sommes ici à postuler l'invariant suivant: l'institution et l'institutionnel tiennent du métacadre dans la construction de la personnalité.

Le savoir est de la science humaine

Dixième invariant. C'est un exercice de style, qui me fait plaisir. Je ne sais pas si ça vous intéresse, mais ça me plaît assez. *Le savoir, c'est de la science humaine*. Le savoir n'est rien d'autre que de la science humaine. Faire du savoir, comme le dit Freinet dans les invariants en 1964: «L'intelligence n'est pas, comme l'enseigne la scolastique, une faculté spécifique fonctionnant comme en circuit fermé, indépendamment des autres éléments vitaux de l'individu.»

Freinet avait essayé, dans *Éléments de psychologie sensible*, et je crois qu'il y arrivait, de concilier, avec toute la grande ouverture actuelle des sciences humaines, ce qu'il pensait, ce qu'il vivait, ce qu'il avait fait, avec Élise Freinet et le mouvement, avec ce qu'il appelait d'ailleurs, vous vous en souvenez, de manière beaucoup plus simple, qui nous parle beaucoup plus, puisque là on y est, dans le transversal: les techniques de vie.

Le savoir, c'est du transversal. Encore une fois, on ne va pas pouvoir savoir ni apprendre à savoir, si on n'a pas travaillé l'ensemble des déterminants que j'ai soulevés là aujourd'hui. L'être humain est ainsi fait, ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément. Mais pour en arriver au premier point: ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, il faut débroussailler, décrypter, défaire, remonter, reconstruire, cette jungle humaine, cette jungle violente qui parasite depuis le début – c'est probablement sa fonction d'ailleurs – l'espèce animalière, et qui lui dresse toutes ces barrières pour l'empêcher, ou tenter de l'empêcher, de construire sa dimension d'être humain, cette irréductible dimension humaine, d'une humanité aussi fragile que l'espèce végétale et l'espèce animale, mais forte de la parole et de la conscience.

Je finirai sur une autre manière de dire les invariants, selon Fernand Oury:

Embrayer sur la vie. Éviter la scolastique. Utiliser l'acquis. Retrouver les désirs profonds. Donner du tirage.

La dernière clé c'est qu'il soit nécessaire et suffisant de vivre.

«Le problème n'est donc pas de lancer des ponts entre des domaines déjà tout constitués et séparés les uns des autres, mais de mettre en place de nouvelles machines théoriques et pratiques capables de balayer les stratifications antérieures et d'établir les conditions d'un nouvel exercice du désir.»

Félix Guattari.

«Il n'est que de rappeler un singulier événement qui devait aider à transformer radicalement l'Hôpital: lorsque nous y introduisîmes une presse Freinet, petit format, empruntée à une école voisine. Aidés par quelques malades, nous commençâmes à imprimer un bulletin. Cet événement, capital, n'a pris un sens que parce qu'il était contemporain de la mise en route de quelques activités régulières d'un Club thérapeutique et de l'ordonnation nouvelle du fonctionnement des ateliers.»

Jean Oury.

Texte préparatoire à la journée du Samedi 20 mars 2004 à Lille

«Pédagogie Institutionnelle - Psychothérapie institutionnelle».

Jacques Pain

des nouvelles de l'école Freinet de Vence

mercredi 23 février, c'était le Conseil d'École

Tout a commencé avec le vote des délégués. L'équipe est au complet: Carole et Clément: les titulaires, Cécilia et Manon: les suppléantes.

Le jour du conseil arrivait à grand pas. Carole et Clément commencèrent donc à préparer les sujets sur lesquels nous voulions parler. Le soir même, nous faisons une petite réunion avec la classe pour discuter. «Les toilettes, la cantine, les asperseurs, les barres bleues et la sortie» seront à l'ordre du jour.

Le 23 Février arriva. On arrive les premiers tous les quatre dans la classe et, au fur et à mesure, M Deverre, accompagné de tous les autres, arrive. Tout le monde se présente: Monsieur Deverre, représentant l'Inspecteur d'Académie, Monsieur Degroult, gestionnaire du budget, Monsieur Tancrédi et Monsieur Héroguelle de la D.D.E., les délégués des parents: Olivier (papa de Benjamin), Véronique (maman de Charlotte), Laure (maman de Léo), et les suppléants: Corinne (maman de Manon) et Yveline (maman de Cécilia). Il y avait bien sûr les maîtresses: Carmen, Brigitte et Mireille et Valérie, secrétaire.

Malheureusement, Janou Lémery (représentante des Amis de Freinet) était absente, mais Madame Eliette Séméria que nous ne connaissions pas, est venue.

M. Deverre nous donne la parole et nous parlons de ce qui est prévu. Pour notre projet de sortie à Saint-Raphaël, c'est d'accord. Pour les travaux de la cantine, des toilettes, des asperseurs et des barres bleues, il nous dit qu'on en parlerait plus tard...

En effet, il nous annonce un grand bouleversement dans l'école.

L'état nous a transférés sur le Conseil Général et le C. G. n'a pas encore décidé de nous prendre car il ne s'occupe que des collèges. Donc normalement, on aurait le même budget, mais, pour l'instant, tous les travaux sont gelés. Et nous fonctionnons avec le fonds de réserve. Tous les travaux de mise aux normes ne peuvent pas être faits. Tant que les travaux de sécurité ne sont pas faits, aux maîtresses de faire en sorte qu'il n'y ait pas d'accidents. Puis, on nous a dit qu'on pourrait aussi nous transférer sur la commune.

Tout le monde est donc en attente, jusqu'au prochain conseil.

Carole, Clément, Cécilia et Manon



séminaire algérien sur la refonte du système scolaire

par Abdel Kader Bakhti

C'est à l'Université de Sidi-Bel-Abbes que s'est tenu les 29, 30 et 31 mai 2004 sous le haut patronage de Monsieur le Président de la République algérienne, M. Bouteflika, le séminaire national organisé par la Fondation Tayebi Lerbi ayant pour thème: "Repenser l'école".

Ma participation en tant que praticien de la Pédagogie Freinet dans ma classe depuis 1964, et responsable du Mouvement algérien de l'École Moderne (MAEM) a été axée sur les points suivants:

1) Exposés:

a) Célestin Freinet: 1896-1966; grand pédagogue français connu universellement.

-sa vie, son itinéraire pédagogique, sa bibliographie

-l'ICEM, "Mouvement français"

-la FIMEM, "fédération internationale des Mouvements de l'École Moderne"

-l'association des "Amis de Freinet", objectifs, activités

b) Naissance du Mouvement algérien de l'École Moderne (MAEM)

-historique: Introduction des techniques Freinet dès 1937

Référence au livre sur Lisette Vincent: "le Rêve algérien"

Pratique des techniques modernes par un groupe d'enseignants français dans l'Oranie (région ouest du pays).

-Naissance du MAEM regroupant enseignants français et algériens

-Activités: stages, journées d'étude, congrès internationaux (ICEM), rencontres internationales (RIDEF), Centenaire Freinet (UNESCO)

-Revue du Mouvement "l'Éducateur algérien"

2) Animation dans les ateliers suivants:

-Atelier 3, thème: Les outils pédagogiques pour une école d'avenir

-Atelier 5, thème: L'enfant au centre des apprentissages

-Atelier 6, thème: Les droits de l'enfant

3) Exposition:

Dans la salle des expositions de l'Université, présentée en 17 panneaux (110x80), cette exposition avait pour objectif d'informer le public composé de conférenciers, des autorités locales, de parents d'élèves, d'universitaires, sur les techniques de la Pédagogie Moderne (C. Freinet) mises en pratique dans une classe algérienne, et ce, depuis 1964, ainsi que les travaux réalisés par les élèves (journaux scolaires, recherches mathématiques, textes libres, poèmes, monographies, travaux manuels, peintures etc.)

Panneau 1: Que préconise la Pédagogie Freinet?

- une prise en compte de la globalité de la personne centrée sur l'enfant
- ouverture sur l'environnement et sur le vie
- méthodes de travail et outils
- vie coopérative
- choix politique et philosophique

Panneau 2: Rôle de l'école

Panneau 3: Rôle de l'Éducateur

Panneau 4: L'organisation de la classe: coopérative scolaire, responsabilité

Panneau 5: Le travail scolaire

Panneau 6: La connaissance du milieu scolaire de l'enfant

Panneau 7: Le texte libre, l'imprimerie, le journal scolaire

Panneau 8: La correspondance scolaire nationale et internationale

Panneau 9: L'étude du milieu

Panneau 10: Du calcul vivant à la mathématique

Panneau 11: L'éducation artistique: le dessin

Panneau 12: L'éducation artistique: les activités manuelles

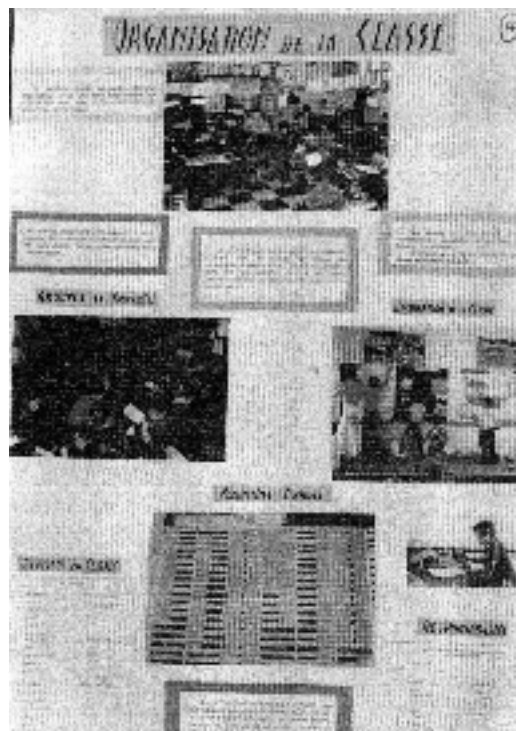
Panneau 13: L'éducation artistique: la musique, confection des instruments

Panneau 14: L'enfant et la nature

Panneau 15: L'enfant et l'audiovisuel

Panneau 16: L'enfant et les droits

Panneau 17: L'évaluation, fichiers autocorrectifs



pour Roger Denjean

par Marcel Jarry

Je reprendrai les paroles de Pierre Guérin dans les souvenirs qu'il rappelle en hommage à Roger Denjean dans le Bulletin N° 82

«Personnage extrêmement riche et chaleureux et au contact toujours enrichissant, il doit avoir laissé chez beaucoup d'entre nous de multiples souvenirs.»

Je voudrais ajouter à ces multiples souvenirs, en matière de correspondance surtout, évoqués par Pierre Guérin, ceux qui se mêlent à l'expérience de CORRESPONDANCE NATURELLE, lancée dans le bouillonnement des recherches des années 60 et dont Roger Denjean fut un des plus actifs et des plus efficaces animateurs.

Il fut l'un des premiers à manifester son enthousiasme dès les premiers moments où l'idée en a été lancée et il a particulièrement aidé à la création du chantier qui a rassemblé tous ceux que l'idée de correspondance autrement et plus librement avait séduits.

Il n'a jamais ménagé sa participation, ses propositions d'organisation. Il était toujours prêt à donner son temps pour la rédaction, l'envoi de nos bulletins, de nos propositions de correspondance et de correspondants pour nos classes.

Ceux qui ont participé au chantier, au Congrès de Montpellier, n'ont pas oublié le repas d'accueil et d'amitié qu'il avait organisé à Palavas, la veille de l'ouverture du Congrès. Et ce qu'il avait su y apporter d'animation et d'entrain pour y créer une ambiance dynamique et de sympathie coopérative comme il était de tradition dans le Mouvement.

Oui, c'était un camarade dont nous ne pouvons garder qu'un souvenir chaleureux, qui savait donner tout son sens à notre engagement d'École Moderne.

Le temps, les distances, les activités parallèles de chacun d'entre nous, la retraite nous ont séparés et nos relations aux uns et aux autres se sont distendues. Mais il ne reste pas moins qu'on ne peut oublier toutes ces relations extraordinaires que nous a permis notre Mouvement d'École Moderne.

Roger Denjean était de celles-ci.

Marcel Jarry

réponse aux questions posées dans le bulletin 82

par Jacques Pain

En 1976, je démarrais avec Daniel David, Christine Vander Borgh, et Fernand Oury, une reprise des stages et des formations à la pédagogie institutionnelle, dans l'Education Surveillée, en direction des terrains les plus difficiles et «violents». J'étais toujours membre du PC, je revenais d'Amérique centrale, et je me considérais - et me considère toujours - comme «communiste» .

Je débattais avec les lettrés du PC, en particulier avec les intellos de l'enseignement secondaire, de la pédagogie. L'un de mes articles avait été refusé par «L'École et la Nation», un autre venait de l'être par «La Nouvelle Critique», sur intervention du BP.

Je défendais bec et ongle la pédagogie institutionnelle et bien-sûr la pédagogie Freinet. J'étais en contact avec des réseaux politiques et je savais quel rôle néfaste avaient joué «les profs du second degré» de l'appareil contre le développement des «TF» à Cuba. J'ai quelque part un texte clair et net du fils d'Almendros, réfugié espagnol, inspecteur, et proche du Che, là-dessus.

Pour moi les Freinet sont de vrais communistes, au sens «intégral» de Marx et Ferrer réunis.

J'écris donc à Elise Freinet pour lui poser quelques questions «en tant que» communiste, et elle me répond, le 15 Juin 1976, et je donne à lire un extrait de cette lettre dans le n°2 de «Traces de Faires», la revue de nos réseaux. Je suis fixé à ce moment là sur l'exclusion ou non des Freinet du PC. Dont certains faisaient des gorges chaudes.

**«Cher camarade,
ni Freinet ni moi-même n'avons été exclu du Parti. Nous avons
simplement cessé de reprendre nos cartes lors des attaques d'inqualifiable
tenue, à l'époque du plus sordide et du plus stupide des stalinismes...»**

Il était évident pour moi que la psychanalyse était un vrai problème de «guerre froide», comme en attestent les écrits soviétiques, les propos de Jean et Fernand Oury, la ligne PC - j'étais aussi du Centre d'Études et de Recherches Marxistes, et les rapports avec la «PI».

J'eus alors par téléphone, après coup, une conversation avec Élise Freinet, qui me confirma la «réserve» qu'elle avait vis à vis de la psychanalyse, et qui en même temps me dit qu'elle tenait en haute estime «Oury».

J'avais moi-même par ailleurs identifié quelques réflexions de Freinet, qui laissaient au contraire penser qu'il s'intéressait quant à lui à la question, plutôt positivement. Après 1960. Il faudrait que je reprenne mes textes.

Pour une partie des communistes ou sympathisants communistes engagés dans le mouvement psychanalytique «institutionnel», toutes ces discussions restent d'actualité, moins âpres, mais tout aussi nécessaires.

J'étais moi-même très critique, et je le reste, sur la psychanalyse «individualisée».

Jacques PAIN, 12.06.2005, Pontoise.

ne tirez pas sur le lampiste-éducateur!

par Célestin Freinet

Vous qui n'êtes pas satisfaits des services de l'Enseignement, et qui avez raison de manifester vos soucis et vos craintes, ne tirez pas trop sur le lampiste-éducateur.

Si nous cherchions ensemble les responsabilités.

Admettons d'abord - et cela ne fait pas de doute - que le métier d'éducateur n'est pas un métier comme les autres. On y travaille une matière éminemment difficile et capricieuse, qui ne réagit jamais comme prévu, qui sommeille à contre-temps, ou bouillonne, explose ou éclate. Une matière qu'il faudrait donc saisir précautionneusement, avec des mains patientes et expertes, dans des ateliers et des creusets spécialement prévus pour les opérations vivantes à conduire.

Vous savez, vous, ce qu'on attend de votre travail et vous êtes fiers d'avoir produit la pomme de terre ou le raisin, le poste à transistor ou l'auto. L'éducateur ne voit jamais avec sûreté le résultat de son action. On lui demande tout à la fois de former le raisonnement et le jugement, le sens moral et civique, et aussi, contrariant parfois ces buts, d'enseigner ce qu'on ne doit pas ignorer: le calcul et les sciences, le français et l'orthographe, l'histoire et la géographie, la musique, la gymnastique et le travail manuel. C'est comme si on exigeait de votre usine qu'elle fabrique des casseroles et des montres, des paniers et des livres, des brouettes et des machines électroniques.

Et s'il n'y réussit pas - on ne verra d'ailleurs le résultat que dans dix ans - la faute en incombe au lampiste: il ne se donne pas assez de mal, il explique trop ou pas assez, n'a pas de discipline ou exagère son autorité!

Avez-vous remarqué que les paysans se plaignent de leurs champs infertiles trop difficiles à travailler, que les ouvriers pestent contre leur "boîte" si mal équipée qu'ils ne peuvent jamais y faire le bon travail qu'ils souhaiteraient, mais que ni les uns ni les autres ne s'en prennent jamais à l'Ecole des difficultés dont souffre l'éducation de leurs enfants. C'est le maître qui est responsable: paresseux, ou faible, ou sans enthousiasme, ne sachant pas présenter les choses, ni donner à chacun la pitance qui lui revient. Sus au lampiste qui n'a pas agité à temps sa lanterne ou qui a manqué de décision pour fermer la barrière.

Nous ne voulons pas dire que la valeur de l'homme soit indifférente au succès de sa mission. Le bon paysan et l'ouvrier habile marquent de leur talent et de leur obstination l'œuvre à laquelle ils sont attachés.

Mais l'imperfection de l'attelage, l'insuffisance de fumure, la déficience des machines s'inscrivent aussi d'une façon souvent décisive dans le complexe de la production et vous en avez conscience.

Les éléments d'installation, d'équipement et d'organisation, avec les méthodes correspondantes jouent au même titre, sinon plus, pour l'école de nos enfants.

Les bâtiments sont-ils bien construits, avec de l'espace, de l'air et du soleil? Maîtres et élèves y sont-ils à l'abri du bruit, ces ennemis n°1 de notre commun équilibre? Peuvent-ils travailler en paix? A cet effet, l'Ecole est-elle équipée des outils de travail nécessaires, non seulement de manuels, de porte-plumes métalliques, d'ardoises et de cahiers vieux de cent ans, mais d'imprimeries, de limographes, d'outils à graver et à découper, d'appareils de projection et de magnétophones, de fichiers, de scies et de marteaux - ces outils élémentaires de notre époque - pour un travail qui signifie enfin quelque chose, qui ne soit pas seulement un stérile exercice mais s'inscrive noblement dans les processus de

création et de production enthousiasmants et bénéfiques?

Ne tirez pas sur le lampiste! Peut-être a-t-il tout simplement trop d'enfants à surveiller, ce qui lui vaut non seulement une attention, mais une lutte de tous les instants, qui l'épuise jusqu'à la dépression nerveuse et la maladie. Êtes-vous entré seulement dans une classe surchargée où l'instituteur ou l'institutrice doivent tenir, attentifs et silencieux, 35 à 50 bambins qui, physiologiquement ne peuvent supporter l'immobilité et la passivité? Comme si on vous lançait au hasard dans une salle pleine à craquer de machines qui tourneraient anarchiquement et dont vous ne parviendriez point à rétablir le rythme. On voit cela dans les cauchemars. L'École surchargée est un de ces cauchemars.

Entrez dans une école au moment de la récréation. Si les enfants jouent calmement et sans nervosité excessive, parmi les massifs de verdure et les recoins paisibles, c'est que l'École est à leur mesure, et les instituteurs s'efforcent alors de s'incorporer à cette mesure. Si la cour de récréation est comme une fosse aux ours où des enfants déchaînés s'agitent avec des gestes déséquilibrés, sous la surveillance résignée d'hommes que vous plaindrez, alors il y a danger, pour vos enfants, et danger pour les maîtres aussi. Il y a des choses à changer, même si l'école est neuve et reluisante de peinture et de chaux.

Voudriez-vous être le lampiste? Accepteriez-vous de tenir tête à ces quarante bambins de la classe, parmi la nervosité et le bruit d'une usine organisée pour le travail à la chaîne et non pour la formation efficiente des hommes de demain? Accepteriez-vous d'être le surveillant de la fosse aux ours?

C'est peut-être aussi parce que le métier est trop inhumain qu'on s'y presse si peu à l'embauche, et que ceux qui y sont condamnés sont souvent contraints de chercher des gagne-pain supplémentaires ou des dérivatifs. Aux dépens bien-sûr de la formation de vos enfants.

Il faudrait que nous puissions discuter ensemble des conditions d'instruction et d'éducation, voir en commun les insuffisances, les défauts et les dangers de la machine, et tâcher ensemble d'y parer.

S'ils se sentaient mieux équipés, mieux aidés, les éducateurs de vos enfants travailleraient eux aussi dans une atmosphère d'équilibre et de paix, qui serait profitable à tous.

Nous sommes à pied d'œuvre pour l'équipement de ces écoles, pour la pratique de méthodes et de techniques dignes de notre ère atomique. Et nous trouverions suffisamment d'hommes et de femmes généreux pour se donner avec enthousiasme à ce qui devrait être le plus beau des métiers.

Il y faudrait certes ce qu'on ne ménage ni pour la bombe atomique ni pour la guerre, des constructions, des machines, de l'outillage, des écoles de formation et des stages. C'est tout cela que vous devez exiger car il y faut de l'argent, des crédits, de la compréhension, de l'audace et de l'humanité. L'École laïque républicaine est à ce prix.

Célestin Freinet

le local des Amis de Freinet à Mayenne

par Guy Goupil

Mayenne, c'est parti!

Quand vous lirez ces lignes, l'inauguration des locaux mis à notre disposition par la ville de Mayenne aura eu lieu le 22 juin.

Les locaux, remis à neuf, sont maintenant fonctionnels.

Une bonne nouvelle, nous pourrions bénéficier d'un hébergement à un prix très abordable dans les dortoirs du Collège Jules Ferry qui jouxte nos locaux. Une trentaine de couchages.

Restent les repas qu'il nous faudra organiser. N'oublions pas que nous disposerons d'une petite cuisine que nous allons équiper et qu'un long couloir peut nous servir de salle de repas éventuelle.

Dès à présent, nous avons la possibilité de commander des plateaux repas à des prix abordables mais nous cherchons mieux.

A bientôt, à Mayenne

Guy Goupil

l'AG des Amis de Freinet aura lieu à St-Hilaire-de-Riez les 22 et 23 octobre 2005 dans le cadre de la fédération des stages de l'ICEM

à l'ordre du jour:

- La modification des statuts
- La question des archives
- Le local de Mayenne
- La gestion du bulletin

Inscription auprès du trésorier: Guy Goupil

La fédération de stages ICEM aura lieu au village de vacances de la Ville de St-Denis à St-Hilaire-de-Riez du 20 au 29 octobre 2005

Le centre est de très bonne qualité au niveau de l'hébergement, de la restauration et du cadre: pins, dunes, océan, plage, vent, iode... garantis, soleil en option.

Accès SNCF à St-Gilles-Croix-de-Vie via Nantes.

Coût de l'hébergement: 32,80 € /journée stagiaire (2 repas, nuit, petit déj).

Le stage Jmagazine débutera le jeudi 20 dans la matinée (accueil le jeudi matin).

Les stages de production BTj, BT, BT2 et Créations débiteront le dimanche 23 matin (accueil le samedi 22 après-midi/soir).

Les Amis de Freinet y tiendront leur AG le samedi 22 après-midi et soir (réunions ouvertes aux copains de l'ICEM) et le dimanche 23 matinée (AG interne).

Le Nouvel Educateur et les Éditions ICEM se réuniront à partir du lundi 24 pour écrire sur "Démarrer la classe".

L'Animation GDSC réunira les DD et les responsables des Secteurs et Chantiers le mardi 25.

L'Assemblée Générale d'Orientation de l'ICEM se tiendra le mercredi de 14h à 20h/21h.

Les stages nationaux "Étude du milieu" (maternelle, élémentaire, second degré) se dérouleront du jeudi 27 (matin) au samedi 29 après-midi (accueil le mercredi soir).

Il reste de la place pour toute autre initiative...

Amitiés

Joël Blanchard

la trésorerie des Amis de Freinet

par Renée et Guy Goupil

Tarifs pour 2005-2006, bulletins 84 et 85:	France	étranger
-Cotisation et abonnement au bulletin	17 €	22 €
-Abonnement seul au bulletin	14 €	19 €

Nom et numéro du compte: "Amis de Freinet" C.C.P. 2 873 13 F Nantes

Adresse de la trésorerie: Renée et Guy Goupil 13 résidence du Maine
53100 Mayenne France tél-rép-fax 02 43 04 22 56
e-mail goupil_guy@hotmail.com

Le courrier personnalisé qui accompagne ce bulletin vous informe de l'état de votre abonnement et l'étiquette d'envoi porte l'année du **dernier paiement effectué**.

Exemple: Quelqu'un a payé son abonnement pour l'année 2003-2004 mais n'a pas payé pour l'année 2004-2005; il verra sur son étiquette-adresse: [dernier abo. payé **03-04**]

Il lui reste à envoyer son paiement. Mettez-vous à jour auprès du trésorier!

Remarque importante: Adressez au trésorier les chèques bancaires et postaux, ceux-ci doivent être visés avant d'être encaissés. L'envoi direct au CCP complique la gestion.

S'il se produit un changement de votre adresse postale, n'oubliez pas de nous le communiquer.

publications et site internet des Amis de Freinet

des bulletins, des livres, des CD, des DVD, des archives par Hervé Moullé

Un bon de commande avec la liste à jour des publications des Amis de Freinet est joint à l'envoi de chaque bulletin. Il est aussi imprimable sur le site internet. Il peut vous être envoyé par la Poste ou par mail, demande à faire auprès d'Hervé Moullé 53290 Beaumont-Pied-de-Boeuf ou moulle@ecolebizu.org. Vous pouvez aussi lui demander des copies d'articles publiés dans des bulletins épuisés, la liste complète se trouve sur le site internet.

Le site internet des Amis de Freinet est une mine de documents. Vous y trouverez tous les sommaires des bulletins avec des articles anciens, des photos, des expositions et un grand nombre d'archives comme les articles publiés dans l'École Émancipée, Clarté, les Humbles, Monde, Notre Arme... les circulaires et bulletins de l'Imprimerie à l'école et des livres en texte intégral.

site: **freinet.org/amisdefreinet** messagerie: **moulle@ecolebizu.org**
portail d'entrée des archives du Mouvement Freinet: **freinet.org/archives**

Bulletin des "Amis de Freinet" n°83 de juin 2005
Comité de rédaction..... Mimi Thomas, Hervé Moullé, Pierre Yvin, Guy et Renée Goupil,
Denise Le Bars, Janine Charron
Fabrication..... Hervé Moullé école Bizu 53290 Beaumont-Pied-de-Boeuf
Site internet..... freinet.org/amisdefreinet
Site des archives..... freinet.org/archives
Messagerie internet..... moulle@ecolebizu.org
Correspondance..... Guy Goupil 13 résidence du Maine 53100 Mayenne